





Trait
D'UNION





Édito

**« Je peux dire ce que je veux,
je ne trouverai jamais pourquoi on
écrit et comment on n'écrit pas. »**

Marguerite Duras (Écrire)

Merci aux auteur-e-s.

*Certains de leurs textes répondent peut-être
aux «pourquoi» de M. Duras : fragments
de vie, rêves, "cri désespérés" en signe
de révolte, mots en sourires...*

*Ce recueil - "trait d'union" tisse des liens
précieux entre les textes, comme une main
tendue entre nous, d'une page à l'autre.*

A

AUDE TRAIT D'UNION

Il m'aurait fallu
un trait d'esprit
pour attirer ton attention

Il t'aurait fallu
un trait d'humour
pour comprendre mon intention

Il nous aurait fallu
un trait d'union
pour que l'amour ait notre nom

ALAIN DAVID

FAIRE UNE CROIX SUR LE TRAIT D'UNION

(Discours péremptoire avec tambours et trompettes)

J'aime bien les oignons...

Mais pas tellement les traits d'union !

C'est vrai quoi, la vie est belle cuisinée aux p'tits oignons...

Alors pourquoi se la compliquer ?

Le trait d'union c'est une complication: un truc qui relie sournoisement
sans se laisser lire.

Parce qu'un trait d'union, ça ne s'entend pas...

C'est presque honteux, comme qui dirait petit et muet,
à se cacher entre deux mots.

Jésus lui au moins, comme trait d'union, il s'annonçait :

« Quand vous serez deux en mon nom, je serai là ! »

Mais là, de « l'aussi-haut » à « l'aussi-bas », au nom de quoi
ou de qui être unis par ce bout de trait de rien du tout ?

10 L'ont-ils même demandée ou seulement souhaitée cette liaison, l'« aussi »
avec le « haut » comme l'« aussi » avec le « bas » ?

Enfin, peut-être après tout !?!

Si l'on remonte à leurs ancêtres du côté des latinistes, on trouvera
probablement une logique linguistique à l'existence de ce petit bâtard-là,
tel que l'a voulu Jean Nicot...

Mais bon, les arbres généalogiques, je n'ai jamais vraiment aimé grimper
sur leurs branches. C'est comme pour la pomme des deux autres,
et puis cette histoire de scier la branche sur laquelle l'on est assis;
moi, j'me méfie !

Alors, avec ce truc-là, entre point allongé ou virgule qui f'rait la planche,
n'aurait-on pas affaire à un fieffé symbole d'appartenance,
style « alliance des mariés »?

Dire sans dire, quoi! Comme cet anneau qui dit « oui »,
là où son absence semblerait vouloir dire « non »...

Moi, j'aime bien l'absence d'anneau au doigt; la main gagne en design !

Le monde avance à grands pas,

l'Être Humain s'émancipe vers sa propre individualité, non ?

Aussi, pourquoi perpétuer ce mariage entre deux mots ?

Je vous le demande ! Alors que les autres se baladent librement sur la page,

comme une multitude d'amants dans un même lit, à s'écrire une histoire
commune sur drap blanc...

Ce bout de trait couché là, on dirait qu'il s'accroche aux mots qui
l'encadrent selon une loi verbale passéiste; comme pour en faire un vieux
couple qui perdurerait en s'accrochant à ses meubles Louis XVI ...

Autant j'aime les oignons, autant je déteste les meubles Louis XVI !

Cependant, bien sûr que j'aime les dites « Belles Lettres »,
sinon je ne serais pas là. Mais je les boude aussi un peu, faut avouer.
Surtout quand elles se vautrent dans les vers d'un mauvais cru, si je puis
dire. Je continue de penser qu'il y a trop souvent « une vieille Dame parée
de trop de bijoux » au cœur de la poésie !

Je n'irai peut-être pas jusqu'au verlan des quartiers d'à côté; il est vrai,
comme par trop « vermoulu moi-même » pour ce faire...

Mais quand même, sans vouloir révolutionner tout le Larousse,
un petit dépoussiérage de l'écriture pourrait peut-être aider à délier
notre langue, non ?

11

Je vous le dis comme je « penche »: Simplifions-nous l'écrit! Elaguons
le vieil arbre en allégeant ses racines et commençons illico avec
l'exécution pure et simple du trait d'union. Divorçons ces pauvres petits
mots outrageusement reliés, en les déclarant libres et égaux entre eux
comme avec les autres !

Côte à côte toujours, mais libérés d'une alliance devenue caduque.

Ou même peut-être, pour aller plus loin dans la modernité, n'ayons
plus peur de les accoler l'un à l'autre comme des amoureux nouveaux:
« Amants d'un Nouvel Ordre de l'Écriture Française », que toute l'Europe,
bientôt, nous enviera !

Vive les cris,
Vive l'Écriture,
Vive l'Écriture Française,
Vive La France !

« Sommez » tambours, « raisonnez » trompettes !

B

BERNADETTE GUIARD

TRAIT D'UNION

Dans une petite église romane, des choristes venus de Crimée, chantaient. Mélodies mariant force et douceur, allégresse et mélancolie.

Les voix, tantôt volaient sous la voûte, tantôt éclaboussaient les vitraux puis traversaient d'éclats de joie les corps, les cœurs. Présence aimante, souveraine beauté. L'harmonie, telle une vague de soie, se déployait au-delà des murs, embrassait le fleuve capricieux, enjambait les ponts à l'appel des bergers. Elle glissait sur les sommets, déferlait, dansait et rejoignait la voie lactée.

Courte escale.

Magie musicale emportant les âmes bleues vers les cieux. L'air vibrait. Chacun devenait cascade, rivière ou nuage, pluie d'or. Les regards souriaient, plus claire était la lumière. L'espace et le temps enfin dissouts, tout semblait possible. Chacun se prenait à rêver, sans contrainte.

Perles et châles, broderies et ambre, fleurs et franges comme autant d'offrandes d'un petit pays à un village sculpté dans le marbre.

Trait d'union des émotions lorsque la musique ouvre l'horizon, déjoue toute tentative de séparation, défie la guerre et l'oppression.

Magnifique rendez-vous de gloire et de grâce, un soir d'été, sans orage.

Le concert achevé, lorsque les applaudissements cessèrent, un seul mot échangé : « MERCI », simple trait d'union dans le DON.

C

CAMILLE BARTHÉLEMY STAMÉNOFF MON TRAIT D'UNION

Un matin de soleil, nous étions installés
Devant notre maison pour petit-déjeuner.
Nous vîmes arriver, tout vêtu de douceur, un rouge-gorge.
Je préparai pour lui des grains de blé et d'orge...
Il avança, prudent, vers ce mets savoureux.
Témoin de notre amour, il semblait être heureux.
Je l'aurais bien sculpté avec mon amie gouge.
Là, tu m'as expliqué que sa gorge était rouge
Parce que le dieu soleil lui avait fait un cadeau,
Un bout de ses rayons posé sur sa poitrine...
Sur l'océan des rêves j'empruntai un bateau...
Je t'écoutais patiente, étant d'humeur badine.
Et tu as ajouté qu'il pouvait traverser d'autres mondes...
Et voler vers les cieux en moins d'une seconde.
Nous sommes restés là, saturés de nos rêves.
Loin de croire qu'un jour il y aurait une trêve...
Depuis que tu es parti je lui parle souvent.
Il vient me visiter, au bord de ma cuisine,
Il sent que maintenant mon humeur est chagrine.
Qu'il fasse beau, qu'il pleuve ou qu'il fasse du vent
Il reste là, attentif avec ses grands yeux sages...
Et je suis convaincue qu'il retient mes messages
Pour les porter au loin où tu es aujourd'hui.
Pour dire que notre histoire ne sera pas finie
Il est le TRAIT D'UNION qui nous attache,
Pour que rien, ni la mort, ne nous arrache
Les souvenirs heureux si beaux et agréables...
Il nous lie et nous rend à jamais inséparables.

CATHERINE LAUTIER

LE SAUVAGE

Les chemins, les sentiers et les routes servent de traits d'union entre nous et, en dehors, existe un monde sauvage. Car nous devenons sauvages, sans nos traits d'union.

Nous entrons dans les profondeurs des forêts, dans les champs de maïs ou de tournesols sans fin, dans les landes de bruyères, de fougères et de mystères. Au bout de notre faim et de notre soif. Au bout de notre vie de petits hommes bien rangés. Nous sentons des odeurs jamais encore découvertes et respirons un air rude et profond. Nous goûtons à la nature aussi sauvage que nous. Nous nous baignons de sueur, de pluie, de mares, de cascades ou de ruisseaux. Nous nous endormons sous des arbres de trente mètres de hauteur. Nous nous frottons au bois et à la roche, aux animaux que nous rencontrons. Nous dévorons tout ce qui nous tombe sous la main: merises, fraises et myrtilles, asperges sauvages, pignons et champignons, mûres et noisettes. Nous entendons des cris terribles et des chants surnaturels. Nos yeux s'emplissent du bleu du ciel et du vert des plantes, s'étonnent des couleurs des fleurs et de la splendeur du soleil couchant.

Mais c'est plus fort que nous: dès que nous croisons un sentier ou une route, nous oublions tout cela pour nous reconnecter au monde. Le monde où tous se relie via internet. Cela donne une grande force, une grande expérience, une grande ouverture. On n'est plus seul, on s'informe, on communique. Mais cette connexion sociale est pesante. Elle donne l'impression qu'il faut tous partager la même attitude ou même, tout partager tout court.

C'est une pression fatigante.

Moi, j'ai toujours eu envie du « pas comme les autres ».

Du sauvage. De l'ailleurs. De l'inconnu. D'exister. Alors demain, je me déconnecterai. Finis les traits d'union. Je me retrouverai seule, comme au début du monde. Et je recommencerai une histoire neuve. Sauvage, je plongerai dans l'inconnu, l'aventure, enfin!

TRAIT D'UNION

Petits traits d'union
sans qui le jour ne s'abat pas,
le nez ne se cache pas
le chrétien n'étouffe pas
le pain ne se gagne pas
les mottes ne se rasent pas
les doigts ne se rinent pas
et larigot ne tire pas!

Quand le vent souffle
à la « décrochez-moi-ça »
on se retrouve avec
des pince-Marie et des bains-sans-rire
des nus-boyaux et des tord-pieds
des amuse-feux et des allume-bouches
des sans-œil et des tape-à-l'abri,
des serre-mouches et des tue-livres,
des quatre-ordures et des vide-quarts
des Comminges-Saint-de-Bertrand
et j'en passe !

Petites mains crochetées sur des mots joliment troussés,
ne lâchez rien ! On vous oublie parfois, au milieu du train-train,
mais grâce à vous, devenant hors-la-loi, on joue à cache-cache,
on saute du coq-à-l'âne, on délivre des laisser-passer.
On ne peut plus s'en passer! On passe-crassane, on risque-tout,
on croque-monsieur, on croque-madame, on trompe-la-mort !
C'est trop fort !

CHRIS MARTINEAU

LA DERNIÈRE NUIT

Comment te dire ?

C'est comme un vide qui prendrait beaucoup de place, un silence suspendu à ton dernier souffle, une absence à apprivoiser, une diapositive de nos vies qui s'effacerait...

Je garderai de toi ces dernières confidences sans importance, cette intimité évidente acquise en quelques heures, cette inversion des rôles qui, en l'espace d'une nuit, a fait de toi ma fille, a fait de moi ta mère... Je garderai de toi cette confiance totale, sans pudeur, sans tabou, la façon dont tu as déposé ton corps et ses faiblesses entre mes mains.

18

Je pense à toi et je remercie la providence de m'avoir accordé cette dernière nuit que nous ignorions, toi et moi, être la dernière. Ce qui l'a rendue sans doute plus légère.

Je marcherai désormais sans toi, maman, d'une démarche un peu moins assurée, avec le souvenir de tes qualités comme de tes défauts, de tes rires comme de tes colères, de ta présence comme de cette absence qui n'en finira plus.

CHRISTIAN LOPEZ

TRAIT D'UNION : MÉFIANCE, MÉFIANCE !

Je me suis toujours méfié des traits d'union. Ils m'ont valu bien des humiliations, quand j'étais au collège. À l'époque, les enseignants ne se contentaient pas de mettre des notes. Ils les commentaient à voix haute, en s'attardant plus longuement sur les fautes les plus graves et en désignant nommément les coupables devant toute la classe.

Je me souviens en particulier d'une prof de français, en classe de quatrième. Elle jubilait intérieurement chaque fois qu'elle se livrait à ce triste rituel, qui réjouissait les bons élèves, mais enfonçait irrémédiablement les mauvais dans les ornières de l'échec scolaire.

J'ai pratiquement oublié les noms de tous mes enseignants, au collège puis au lycée. Mais le sien est resté à jamais gravé dans ma mémoire. Je le tairai par charité chrétienne, quoique à l'heure qu'il est et étant donné mon âge déjà bien avancé, il y a fort peu de chances qu'elle soit encore de ce monde. Elle doit quand même avoir des héritiers, et je n'ai aucune raison de leur porter tort. Après tout, ils n'y sont pour rien si leur mère ou leur grand-mère se servait du trait d'union comme d'un bon prétexte pour m'humilier devant mes chers condisciples, qui n'en demandaient pas tant.

Le pire, ce fut le jour où, devant toute la classe, elle m'expliqua qu'avec mon nom à consonance étrangère et mes habits de pauvre, ce n'était pas entièrement de ma faute si je maîtrisais mal le français et si je butais chaque fois sur le trait d'union, l'oubliant là où il s'imposait et le mettant là où il n'avait aucune raison d'être. Je n'étais pas entièrement responsable, mais j'étais quand même sanctionné, et deux fois plutôt qu'une.

Des points en moins sur ma copie, qui en était déjà assez mal pourvue. Et puis surtout, cette référence à mes origines et à mon milieu social donna du grain à moudre à mes petits camarades, qui n'avaient sans doute jamais appris ce que pouvaient être la pitié ou la compassion.

J'eus droit alors, jusqu'à la fin de l'année, à toutes les moqueries faciles et à tous les sobriquets à consonances hispaniques, qui déclenchaient l'hilarité des filles et la morgue moqueuse des garçons.

Il paraît que c'est en surmontant les épreuves de l'enfance que se forge le caractère. Je dois donc remercier le ciel et sans doute aussi le trait d'union, d'avoir fait ensuite mon chemin dans la vie, malgré toutes ces humiliations et tous ces traits d'union dont je me souviens comme d'un cauchemar sans fin.

On ne guérit jamais complètement de ses peines d'enfant et j'ai toujours gardé un certain ressentiment à l'égard des bizarreries de la langue française. Je me demande toujours ce que cachent certains mots, dont le sens profond est contraire à ce qu'ils semblent exprimer. Des mots trompeurs, sournois et dissimulateurs, dont trait d'union fait bien évidemment partie.

20

En règle générale, on met en effet un trait d'union entre deux mots et on obtient ainsi un mot différent, dont le sens n'a plus rien à voir avec celui des deux termes qui le composent. Mon grand-père est le père de mon père. Mais il n'est pas forcément grand, bien que cela puisse arriver. Et s'il est père, en tout cas, ce n'est pas le mien. Le mot créé par le trait d'union n'a donc plus rien à voir avec les deux termes qu'il réunit.

En fait, il en abolit le sens initial. Cette union est aussi une destruction. Contrairement à ce que pourraient laisser penser les apparences, un trait d'union a donc surtout des effets dévastateurs. Bien évidemment, il s'agit là de sa signification en tant que signe de ponctuation.

Comme bien des mots de la langue française, trait d'union peut avoir plusieurs sens. Un rapide coup d'œil sur le petit Larousse nous apprend qu'il désigne aussi « ce qui a un rôle de conciliation, d'intermédiaire ou de liaison entre des personnes ou des choses ».

Si l'on s'en tient à cette acception, trait d'union s'impose comme un mot plutôt sympathique. Positif, diraient même certains, sans doute influencés par quelque slogan publicitaire bien tourné.

Mais méfions-nous des apparences. Cette idée de conciliation et de liaison, on la retrouve dans une autre expression, emblématique du politiquement correct d'aujourd'hui. Je veux parler du « vivre ensemble », dont on nous rebat les oreilles en permanence. A en croire les adeptes de cette nouvelle langue de bois, il faudrait mettre des traits d'union partout: entre les pays, entre les régions, entre les territoires, entre les religions, entre les communautés et même, pourquoi pas, entre les riches et les pauvres. Mais que je sache, un trait d'union n'a jamais aboli les inégalités, ni les injustices.

J'ai comme l'impression que l'engouement pour ce terme ne doit rien au hasard. En ces temps de libéralisme triomphant, il consacre la mise au rancard d'une toute autre expression, à laquelle je demeure attaché envers et contre tout. Je veux parler de « la lutte des classes ». Je sais, ce n'est plus dans l'air du temps et plus personne n'ose y faire ouvertement référence. Mais le temps des cerises, c'est comme le printemps. Ça finit toujours par revenir. Et alors, exit le trait d'union et autre « vivre ensemble»!

CHRISTINE SEGUIN

PERSISTANCE

Tu n'es pas morte, tu t'es juste évanouie...

Non... tu t'es effacée. La vie t'a gommée peu à peu, et il ne restait plus de toi à la fin que l'esquisse de celle que tu avais été, un tracé presque invisible, une persistance obstinée de toi.

Tu étais devenue si petite, si légère, presque translucide que l'on voyait ton sang cheminer coûte que coûte, goutte que goutte, à travers le parchemin usé de ta peau.

Ton esprit parfois aussi devenait évanescent, quittant les rives de notre monde pour un autre univers. Mais qui semblait si terrifiant, qui te terrorisait tellement que c'était un enfer pour nous aussi de te voir y retourner malgré nos mots d'amour, lancés comme des hameçons pour te ferrer avant que tu ne sombres dans les eaux noires de tes cauchemars éveillés.

Tu en ressortais épuisée, éperdue aussi en prenant conscience de ces absences où tu ne t'appartenais plus.

Et puis, à force de t'effacer, le dernier coup de gomme a eu raison de toi et tu es partie sur un chemin inconnu de nous, mais tellement, tellement plus serein que celui que tu suivais ces derniers mois.

Et alors, nous aurions pu dire: elle est morte.

Mais non... comme une persistance rétinienne, tu continues d'être là : dans la graine de cette rose trémière que tu m'avais donnée, dans l'érable pourpre que tu avais planté l'année précédente, dans ce jouet que tu avais fabriqué pour mes filles il y a si longtemps, dans les yeux noyés d'incompréhension de ta chienne...

Je continue d'avoir des élans incontrôlés et aussitôt avortés
vers le téléphone pour prendre de tes nouvelles.

Je me dis furtivement qu'il faut que je te demande des précisions
pour l'une ou l'autre de tes recettes.

J'ai de brefs élans durant lesquels je pense qu'il faut que je t'envoie
une photo de mon jardin éclatant de couleurs, pour ce concours affectueux
que nous faisons entre le tien et le mien...

Tu es là, encore, à travers la vivacité de ma fille aînée et l'esprit d'aventure
de la cadette.

Tu es là, encore, partout, souvent, parfois trop souvent, dernier lien
entre hier et demain.

Tu es là, encore et encore, comme un trait d'union improbable
entre le ciel et nous.

CLÉMENCE GLEYZES-SEGUIN

LES FOULARDS

J'ai accroché ses foulards aux barres de flèches.

Pourtant, j'ai essayé. Je jure j'ai essayé.
J'ai pleuré lorsque j'ai su que c'était la fin.
J'ai pleuré lorsque ma sœur me l'a annoncée.
Je lui ai offert sa cérémonie d'adieu,
à ma façon, sur l'eau, de nuit, quelques bougies,
des mots jetés au vent.
Un sentiment de violente solitude.

J'ai accroché ses foulards aux barres de flèches.

J'ai pleuré à l'évocation de son prénom.
A en parler à mes amis, aux êtres chers
En ouvrant le paquet contenant ses affaires.

J'ai accroché ses foulards aux barres de flèches.

J'ai pleuré beaucoup, tous les jours, des semaines.
Chaque fois que j'ai pensé, souhaité lui parler.
Chaque fois que j'ai pensé à elle au présent.

J'ai accroché ses foulards aux barres de flèches.

Malgré tout ce chagrin dont je n'ai su que faire,
Avec ses bijoux sur ma peau, son parfum dans mon bateau,
je n'ai pas pu faire mon deuil.

J'ai accroché ses foulards aux barres de flèches.

J'ai en tête toutes ces histoires, histoires de sa vie.
Si fantastiques qu'aujourd'hui encore j'ai peine
à imaginer que tout ça puisse être vrai.
La grande Histoire et les petites se bousculent.

J'ai accroché ses foulards aux barres de flèches.

Au lieu de faire mon deuil, je l'embarque avec moi.

J'ai accroché ses foulards aux barres de flèches.

Et chaque matin, quand je lève les yeux,
je vois les foulards battre intensément au vent,
ou mollement suspendus dans la légère brise.
Je pense à elle.

Et je souris.
Et je souris.

COLETTE DEBETTE

DEUX TRAITS D'UNION POUR LE BIEN VIVRE

Quand j'ai choisi de vivre dans une résidence pour seniors « actifs », j'avais plusieurs motivations.

Tout d'abord VIVRE ENSEMBLE sur la base d'activités ludiques, sportives, culturelles, spirituelles, sociales. Découvrir une région de montagne, des gens multi-générationnels et bien d'autres encore: partager, échanger, communiquer avec de nouveaux amis qu'il me fallait chercher dans un nouvel environnement.

J'ai trouvé une solution, facile, agréable, sans contraintes, etc. qui me reliait à tout cela.

Chouette ! Aux Senioriales, on me propose un habitat et la présence d'un gardien-jardinier, d'une animatrice: deux traits d'union de vie, d'aide et de bienveillante attention, entre eux, les autres et moi-même. Le premier me ravit: il entretient mon environnement, me rassure par sa présence. Même quand je m'absente, je sais qu'il est présent près de mon «chez moi».

La seconde, c'est une fleur qui s'épanouit chaque jour de la semaine. Ses pétales sont l'organisation d'activités multiples proposées par son cœur. C'est aussi un rayon de soleil qui illumine notre maison commune, engendre et répand la bonne humeur en ce lieu de convivance.

Merci à ces deux tirets qui relient les vies d'êtres voisins, voire devenus amis, dans une mini société qui se veut harmonieuse et apaisante.

En effet, l'existence est courte entre notre naissance et notre future mort.

Nous passons sur la terre comme des comètes dans un ciel limpide.

Ce trait d'union-là, s'appelle "la vie".

Alors, cueillons, saisissons ces traits d'unions qui s'unissent à notre porte pour l'amour et l'émerveillement de la Vie, du Vivre-ensemble, du bien-Vivre pour

E

EDITH DUBOSCO

TRAIT D'UNION

Un si petit trait qui unit les êtres, dans l'amour, dans le bonheur et la joie mais parfois dans la douleur.

C'est cette jeune femme qui va mourir, qui pense à ses enfants dans un dernier instant.

Ce petit trait d'union qu'elle leur envoie comme pour leur dire :

« Je serai toujours là dans votre cœur et dans vos pensées.

Jamais je ne vous oublierai. »

Ce petit trait qui unit ces frères et sœurs dans l'amour de leur cœur.

Ces petites jumelles qui sont liées pour la vie comme ces petits mots reliés par ce trait.

Ah ! Quelle belle réunion ce petit trait d'union entre les familles, les amis!

Quelles que soient leurs opinions et leurs raisons qui causent parfois un peu de désunion.

Il restera toujours ce petit trait qui efface les divergences et les unit à nouveau sur le même chemin.

Dans ce monde, hélas, la guerre gronde, la haine, la vengeance et les atrocités sont aussi reliées par ce petit trait d'union que nous voudrions plus clément.

Dans ces questions qui se posent:

« Où es-tu ? »

« Comment vas-tu ? »

« Viendras-tu me voir ce soir ? »

« Penses-tu encore à moi ? »

« Que feras-tu demain pour me consoler si je suis dans le chagrin ? » demande-t-il.

« Je serai toujours là pour toi, je saurai te prendre dans mes bras et te reconforter. » répond-t-elle.

Autant de phrases où apparaissent ces petits traits d'union.

Ce petit trait qu'on voudrait voir unir tous les peuples dans la paix et l'amour.

Le verrons- nous un jour ?

Gardons l'espoir !

F

FLORIE DEMASSIEUX

TRAIT D'UNION

Te souviens-tu de cette musique
Qui allait si bien à la lueur du crépuscule?
Tu ne parlais plus mais à chaque fois tu la fredonnais tristement.
Jusqu'au moment où nos doigts s'entremêlaient, tu me regardais,
le temps se figeait pour moi.
Nous échangeons un baiser face à cette lune d'argent témoin
de notre union.
Maintenant, le temps est passé,
C'est une mélodie qui se teint en sépia,
Les ravages du temps et la réalité sont venus mettre un trait
sur notre union. Ne te verrais-je plus jamais ?
Tu me sembles plus distant qu'un inconnu.

FLORENCE DELAUNAY

CHINON

C'est ici que je suis née, dans ce dédale de maisons de pierres blanches de tuffeau, aux toits d'ardoise bleu foncé, au bord de la Vienne, cette rivière majestueuse qui serpente, s'allonge, s'étire et se laisse découvrir au rythme lent des barques à fond plat.

De la douleur de vivre, dans ce climat si doux, de ce temps de liberté et d'espace, je me souviens.

Le lycée, de l'autre côté de la Vienne, un autre monde, après l'école et le collège familial. Le lycée de Chinon c'était comme une ville, peuplée, inconnue, avec ses règles propres qui m'étaient étrangères.

32

La principale m'avait convoquée avec quelques-uns de mes camarades, lors d'un mouvement lycéen contre une quelconque réforme. Il est vrai que j'aimais parler politique, débattre, discuter souvent, contester bien sûr. Mais je me demandais bien ce qui m'avait désigné comme meneuse de la contestation. Rebelle : oui certainement, attirée par l'étranger, l'inédit, l'interdit, oui toujours.

Les petites rues médiévales, vides les après-midi d'hiver, et si animées l'été et dans les périodes de fête. Dans ces occasions, on y croisait des pages, et des belles dames, des chevaliers et des écuyers.

Au détour d'une rue pentue, les Caves Painctes m'impressionnaient comme siège des Entonneurs Rabelaisiens, en costume d'apparat, d'or et d'hermine. Là, se déroulaient les fêtes où la bourgeoisie s'encanaillait. Rabelais n'était pas loin, son image traînait à la Devinière, mais sa statue s'imposait, dos à la Vienne et face à la place.

Le château n'était pas à l'époque la forteresse royale rénovée telle qu'on la voit aujourd'hui. Les ruines célèbres qui avaient abrité Jeanne d'Arc étaient trop dangereuses pour être visitées, sauf à faire quelques raids au goût de transgression qui valait les efforts de la rude montée.

Son ombre s'étalait sur la ville, le poids de son histoire se rappelait même aux mémoires les plus volatiles. Jeanne rencontrant Charles VII, le reconnaissant parmi ses courtisans malgré le piège qu'on lui tendait, le persuadant d'aller à la guerre, et menant l'armée royale libérer Orléans et « bouter les anglais hors de France » !

La Vienne est une rivière libre et sauvage comme la Loire dans laquelle elle se jette à corps perdu. Ici, elle est large et aime à laisser quelques îlots dans son sillage. L'île des Amours, l'île de Tours, moins poétique.

Ses berges sont naturelles aussi, les herbes folles perdent la tête au gré de ses humeurs : paisible, grondante, haute, débordante, envahissant les caves et les ruelles, puis à nouveau sage dans son lit caillouteux.

Moi aussi, j'aimais perdre la tête couchée sur l'herbe qui sentait encore la boue séchée, l'herbe chaude, et le bruit de l'eau qui court, qui s'enfuit, qui va se noyer dans la Loire pour se dissoudre dans l'océan. L'eau charriait souvent troncs d'arbre, branches, qui s'échouaient sur les rives ou devant les piles de pierre du pont. En période d'étiage, posées sur le sable et les cailloux, les branches repoussaient, nourries par le limon riche venu du plateau de Millevaches.

À cette époque, on s'y baignait dans la Vienne, à la plage après le pont du chemin de fer ! Des légendes circulaient, sur des tourbillons qui entraînent et collent au fond de l'eau, sur des amants unis dans les flots pour l'éternité. La baignade n'était pas surveillée, certainement interdite, mais aucun parent n'aurait eu l'audace de nous en priver, se souvenant des joies, des baisers cachés et des battements de cœur qu'ils y avaient connus, eux aussi.

Des battements de cœur, il y en avait aussi dans les boîtes à danser au détour des petites places silencieuses. Lorsque j'en sortais, j'avais l'impression d'être soudainement devenue sourde,

tant le silence de la nuit se faisait pesant. J'appréciais alors de démarrer ma voiture, ma première voiture : une deux-chevaux, de 2 ans ma cadette, à embrayage centrifuge ! Pas de ceinture de sécurité, mais pas de risque d'excès de vitesse. Elle affichait 70 au compteur, dans les descentes ! Pas d'autoradio ni de Bluetooth, mais pas de chauffage non plus. Les nuits d'hiver, je conduisais avec des gants en laine qui glissaient sur le volant et rendaient les virages compliqués !

Comme la Vienne, il fallait que je coure, que je traverse cette peine et que j'aie me noyer dans quelque autre ailleurs. Il fallait que j'oublie, que je coupe, que je m'évade pour revivre, seule, loin. Et depuis que j'en suis partie, le trait d'union qui me reliait à Chinon, dont l'encre s'est effacée, biffée par le temps, a forcé dans mon cœur et dans mon corps, comme un cep de vigne vieilli, planté dans son terroir calcaire qui aurait renoncé à l'ivresse du raisin.



G

GENEVIÈVE ANNE

TRAIT D'UNION AVEC JEAN FERRAT

Comme une bulle éthérée qui monte vers toi, je suis partie
d'Antraigues-sur-Volane, poussée par la tramontane embaumant la lavande.
Comme toi, je n'ai pas choisi le chemin escarpé de l'Est... juste effleurer
la route puis bifurquer quand elle s'obscurcit vers le Potemkine.
Passant au-dessus des plus humbles demeures, chaque femme avait pour
moi le regard d'Elsa, et j'ai vu le TGV franchir avec effronterie l'ancienne
frontière, sans wagons plombés, une douce nuit sans brouillard.
La montagne était belle et les deux enfants qui jouaient au soleil
ont tenté en vain de m'attraper.
Ma France, je vais le rejoindre, il m'attend avec ce sacré Félicien
et les vents des derniers bravos ne se sont pas encore tus, ils me portent,
je les suis, légère, gonflée de ses belles pensées.

« The dash »

« Parce que ce tiret représente tout le temps
Qu'ils ont passé dans cette vie sur terre
Et maintenant seuls ceux qui les aimaient
Connaissent la valeur de cette petite ligne »

Linda Ellis



IRÈNE GRAMONT

TRAIT D'UNION

Porte-plume

Porte-manteau

Porte-cartes

Porte-documents

Ouvre-boîtes

Monte-plats

Monte-charge

Monte-escalier

Et que diriez-vous du Pince-oreilles ?

Sans parler du Grippe-sous !!!

Tout ne serait donc que fonction ? Utilité ?

Se servir de... Utiliser...

Unir ou consommer ?

Point de fantaisie quand il y a le trait

Le trait durcit

Le trait sépare

Le trait divise

Ah Bon ? Le trait unit ?

Et l'union ?

L'union ne serait pas libre ?

Aurait-elle besoin d'un tracé ?

À moins que ce trait ne soit une passerelle

Une passerelle entre deux mots

Une passerelle entre deux mondes

Celui de la plume et celui de l'ordi

Celui de la lenteur et celui de la vitesse

Celui d'hier et celui d'aujourd'hui

Celui de demain qui pointe son nez

Celui de demain qui nous attire

Celui de demain qui nous effraie

IRÈNE PICARD

MARIE-CLAIRE, TU ES VIVANTE !

«À mon amie J, pour sa lecture Claire-Voyante.»

« Maman sera PLUS qu'un souvenir » affirmait sans ciller ta fille Myriam, ma sœur aînée, malgré ses yeux embués de larmes, après avoir déposé sur ta tombe une rose blanche.

Des années après, je me risque à ouvrir l'album de nos souvenirs et de tes mystères...

Ce petit trait qui relie Marie à Claire, forme-t-il le prénom d'une seule personne ou parle-t-il de deux individualités ? Tu disais ne pas aimer les prénoms composés, que tu aurais préféré t'appeler Claire.

Papa Claude, peu de temps après vos noces, t'envoyait ce poème :

« Claire,

Clarté

Claire Fontaine

Il y a longtemps que je t'aime

Peur du regard Clair

Regard de Claire dans mon sombre Moi,

Douleur purificatrice.

Claire sans habit

Ma Belle pure

Marie-Claire

Mari de Claire

Feu de joie

Joie et souffrance l'une dans l'autre

Mari de Marie-Claire

Peur du compromis

Beauté du compromis

Tuer le Moi qui dit Moi

S'aimer soi-même pour Toi-même

Unir les Mêmes, buter sur Claire.

Ma Dame Claire... »

Tes 7 petits enfants, pour te plaire, t'appelaient « Mamie Claire »...

Dans le précieux carton contenant photos de toi, articles, dessins, bouts de papiers sur lesquels, de ta main déliée, tu as laissé ta trace, sur une enveloppe, au crayon de bois. Tu as écrit :

*« Toi qui es à la maison
Au fond de mon cœur
Fais que je te rejoigne
Au fond de mon cœur... »*

Au « hasard » je saisis une carte. Au dos, ces lignes de papa :
« Bonne fête ma Claire ! Comme chez tes Saintes patronnes, Claire et Marie, la vie jaillit en toi en bouquets de fleurs. Mais comme en ce cœur de fleurs, le centre reste caché et mystérieux, toujours à sonder mais aussi à respecter. Je t'aime chaque jour un peu plus car tu restes nouvelle... »

41

Étrange sensation de déranger votre intimité.

Au dos d'une photo de Maurice Tabard « L'arbre qui marche », Michel, mon merveilleux instituteur a écrit « *Immédiatement, en apprenant sa disparition injuste, c'est son visage ouvert et rayonnant qui m'est apparu. Il est des sourires et des dynamismes que l'on sent éternels. Je sais, et j'en suis sûr, que Marie-Claire continuera son chemin à travers vous* »

Quatorze années sans oser remuer ces souvenirs ni relire les témoignages qui ont suivi ton décès...

Charles Péguy s'invite maintenant avec les derniers mots de son poème « Sur l'autre rive »: « *Je t'attends, je ne suis pas loin ! Juste de l'autre côté du chemin, tu vois, tout est bien !* »

La pépite suivante est une reproduction de « L'arbre de vie » de Klimt.
« Marie-Claire avait beaucoup parlé de cet arbre lors du dernier stage de peinture qu'elle avait animé. Elle m'a aidée à réveiller ma créativité, à oser ! Elle me faisait tant de bien ! » confie Danielle.

Jolie photo de cucurbitacées : *« Une fleur s'est éteinte, frêle et tenace. Est-ce qu'elle a vécu comme un plant de potiron, qui meurt à la première gelée, en laissant des fruits magnifiques avec plein de graines ? Elle qui était si vibrante de vie colorée ! »* souffle Madeleine.

Une joie fébrile m'envahit à la lecture des lettres de ceux qui t'ont connue et appréciée. J'ai l'impression de te découvrir, unique et multiple.

42

J'ai envie de tout retranscrire, de tout partager...

Ma cousine, Michèle, ta nièce adorée : *« Marie-Claire a été pour moi, dans mon enfance et mon adolescence comme une grande sœur, extrêmement importante. Sa présence a marqué profondément ces années essentielles. Je revois nos balades dans les chemins bretons, les visites dans les fermes, j'entends la musique des danses folkloriques, je ressens encore l'odeur de sa peinture... le lien existe, vrai et fort. »*

Les vannes sont ouvertes, mon cœur déborde de tendresse, mes yeux déversent des larmes de reconnaissance...

Tu vois, maman, ce petit trait servait à relier la Claire que tu voulais être à Marie, dont la belle anagramme est « Aimer »... Trait d'union, petit signe d'amour nécessaire pour symboliser cette unité.

Je referme temporairement l'album de nos souvenirs et de tes mystères sur une carte de ton amie peintre Anne-Marie Letort... (Et elle, que dirait-elle de son prénom qui relie une mère, Anne à sa fille, Marie, selon les évangiles)

*« Je dessine près de la fenêtre,
devant la neige.
Deux couples de mésanges
jouent dans l'ivresse du blanc,
entre les branches.
Le bleu, le jaune et le noir s'éclaboussent
du tremblement des gouttes.
Le visage de Marie-Claire survient
entre flocons et facéties des mésanges.
Elle était donc si proche des oiseaux ?
Oui. »*

Maman, tu es vivante !

ISABELLE ESTEING

TRAIT D'UNION

Trait d'union...

Quel trait d'union ?

Le même que celui qui a accolé mon nom d'épouse à mon nom de jeune fille pendant plus de 20 ans ?

Mais que dis-je ?

Le petit bout de trait, un «signe moins» quoi, qui ajoute, c'est un comble pour un symbole de différence, le nom de mon ex au mien ?

Justement, vu que c'est celui de mon ex, on pourrait le «soustraire» une bonne fois pour toutes ?

Et bien non !

On ne m'a jamais tant donné du Madame R que depuis que je suis divorcée. Encore un comble dans la mesure où je ne me suis jamais appelée ni fait appeler Madame R

La petite secrétaire de la Mairie où je me suis mariée avait été formelle.

Pas besoin de faire de démarche particulière pour «garder son nom de jeune fille», rester soi-même en quelque sorte. Le nom d'épouse n'est qu'un nom d'usage dont l'usage n'est d'ailleurs pas répandu dans tous les pays ni même dans toutes les régions de France. En Espagne, si mes infos son bonnes, on rajoute le nom de Madame à celui de Monsieur au moyen de notre fameux trait d'union. Et dans le Nord de la France, j'avais vu qu'on écrivait les deux noms de famille sur les enveloppes. Peut être parce que dans cette région tourmentée par trop de guerres il devenait pénible de donner du Veuve Machin ou Veuve Truc à trop de femmes. Je plaisante mais ne vaut-il pas mieux plaisanter des choses trop douloureuses à évoquer sérieusement ? Attention, je m'égare.

Revenons à mon nom, mon trait d'union et nos moutons.

La seule fois où je me suis fait avoir, pour ainsi dire, c'est à la sortie de la Mairie, le jour de mon mariage, quand mon tout nouveau beau-frère m'a interpellée: « Madame R ! » et que j'ai été assez sotte pour me retourner. Je me suis juré, un peu tard que, tel le corbeau de la fable avec son fromage, on ne m'y reprendrait plus.

A noter encore une aberration de trait d'union entre beau et frère. Il n'était ni beau ni proche comme un frère. Mais là je me laisse aller à médire. Tant

qu'à faire, je dois avouer que je ne voulais m'appeler Madame R, ni comme ma belle-mère ni comme ma belle-sœur.

Même remarque que précédemment sur l'utilisation du trait d'union.

Je voulais m'appeler Madame E comme ma maman ou comme les gens m'appelaient spontanément sans faire référence à mon âge ou ma vie sexuelle. «Madame ou Mademoiselle ?» avec un petit sourire vicieux.

«Ça te regarde espèce de pervers ?»

Moi je voulais garder le nom de mon papa. Parce que je l'aime et j'en suis fière. Je parle de mon papa et aussi de son nom. Ce n'est pas un nom célèbre même si mon père et mon grand père l'ont porté avec courage pendant d'affreuses guerres. C'est plutôt un nom en voie de disparition vu l'absence de rejeton mâle du seul descendant mâle restant.

La maman donne naissance, le papa donne son nom. Il est déjà suffisamment frustré de ne pas porter le bébé, qu'au moins celui-ci, fille ou garçon, porte le nom de son géniteur jusqu'à la fin de sa vie.

Au passage, encore un trait d'union entre celui et ci.

Mais désolée, il ne m'inspire absolument rien.

On naît Madame X ou Monsieur Y, on est Madame X ou monsieur Y tout au long de sa vie et au final à la fin de sa vie, Madame X ou Monsieur Y n'est plus. Vous noterez que j'ai donné du X à Madame et du Y à Monsieur pour ne pas avoir d'histoires avec leurs chromosomes respectifs.

Et à la fin on écrit ci-gît, pour reprendre le trait d'union et le ci de celui-ci.

Oui, je sais, c'est du grand n'importe quoi. Bon, j'aurais au moins essayé.

Je vous ai dit précédemment qu'on ne m'avait jamais autant appelée Madame R que depuis que je n'avais plus aucune raison de l'être.

Convocation au tribunal 4 ans après le jugement de divorce pour des

problèmes de non règlement de pension adressée à Madame E épouse R.

Sont pourtant bien placés pour savoir que je ne suis plus épouse R puisque c'est ce même tribunal qui a prononcé le jugement de divorce.

Je n'ai même jamais été épouse R ! Mais je me répète et me chauffe

l'humeur ce qui ne me vaut rien de bon. Essayons plutôt de garder le sens de l'humour. A l'hôpital j'avais un dossier médical au nom de Madame E

et un autre au nom de Madame R.

Et pour couronner le tout, ma carte Vitale était au nom d'E-R.

Heureusement que je n'ai pas été hospitalisée trop souvent sinon j'aurais triplé les dépenses médicales me concernant et contribué à agrandir le trou de la Sécu. J'ai quand même eu droit à l'inversion du prénom du bébé et du mien sur les documents administratifs à la maternité pour la naissance de ma fille, à la radio de ma clavicule gauche cassée intitulée clavicule droite... mais tout cela, fort heureusement, sans rapport avec notre fameux trait d'union.

On ne va quand même pas lui faire porter toute la misère du monde !

Il me plaît bien à moi finalement ce trait d'union quand mon deuxième fils s'en sert pour acoler le nom de son grand-père et donc le mien à celui de son père afin justement d'officialiser cette filiation et de faire un petit clin d'œil de remerciement à son Papou toujours présent en cas de besoin.

Pour l'aîné, pas besoin de trait d'union pour attester de sa filiation.

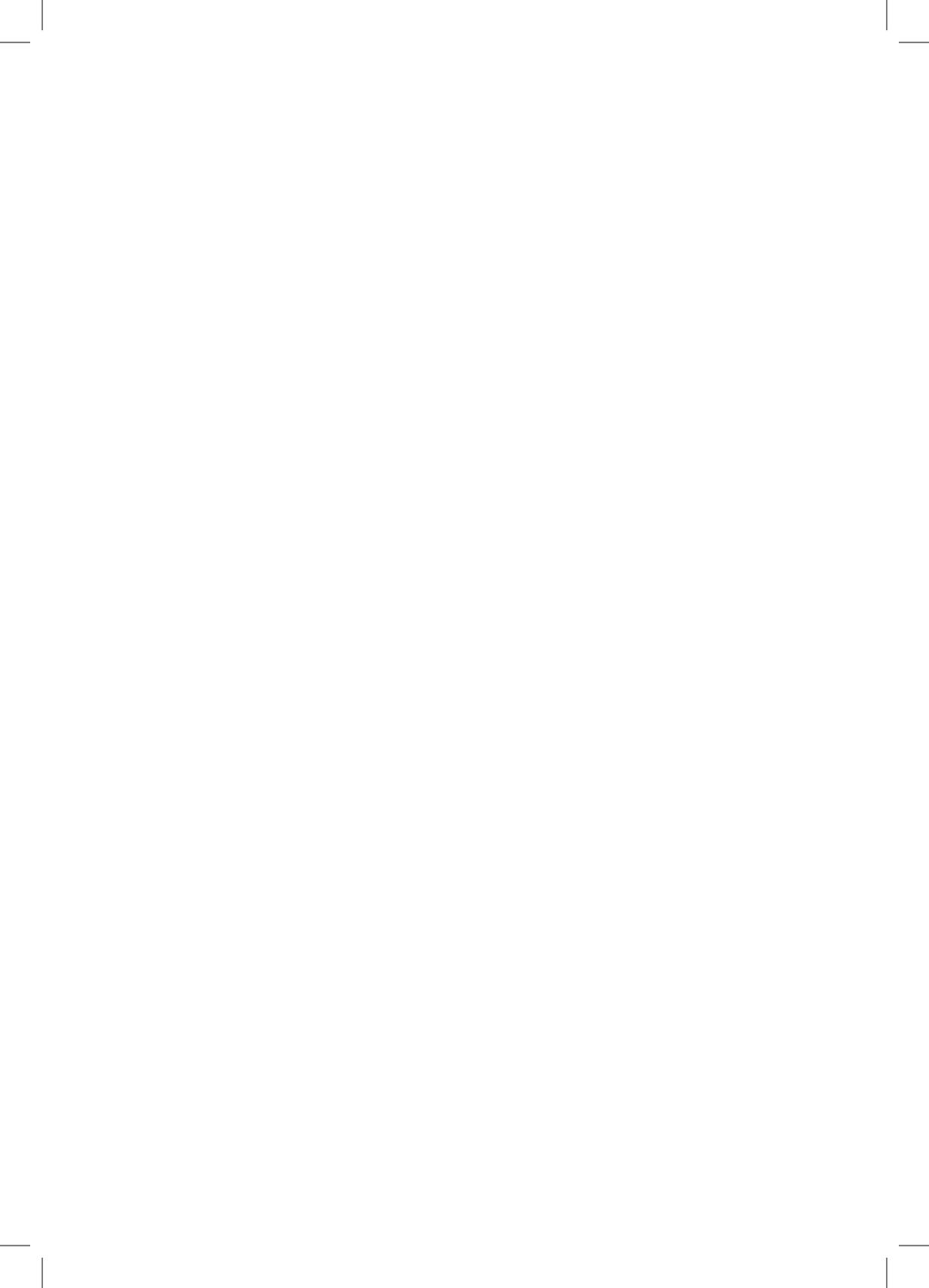
Les chromosomes, encore eux, ont parlé.

Même tête, même corps et même caractère.

Tête et corps, on peut allègrement ajouter belle ou beau avec un trait d'union. Mais pour ce qui est du caractère, ni beau tout court ni beau avec trait d'union.

Mais je plaisante encore.

Je l'aime beaucoup en fait ce trait, d'union souvent, de désunion hélas, parfois.



J

JACKIE VILLENAVE-PAILHAS

GÉNÉALOGIE - mon trait d'union...

À mes chers ancêtres, à mes aimés,

*Garonne coule,
Et nous passons ...
Naissance, mariage, mort,
Elans du cœur,
Amour, beauté,
Logiquement s'en vont.
Oubliés sont les
Gisants qui pourtant
Illuminent
Eternellement nos vies.*

***Généalogie**, est pour moi*

***Le trait d'union**
Entre passé, présent et avenir.*

*Territoires désertés,
Réels regrets de n'avoir pas connu
Autrement que par l'état civil, tous ces
Instants de vie,
Tous ces ancêtres bien-aimés.*

*D'au-delà que peuvent-ils nous dire ?
Unique est la Vie,
Ne la gaspillez pas,
Intense elle se doit d'être, car
On ne sait jamais quand la
Nuit sans fin survient.*

*Gar, Cagire, Comminges
 Et Pic de Castañesa,
 Naissance de la Garonne,
 Encausse, Escource,
 Aspet, Ariège, Aragon,
 Landes océanes...
 Où sont les âmes disparues,
 Gardes-voies de ces chemins perdus.
 Incitation, à retrouver leur trace,
 Et ainsi poussent nos racines.*

***Généalogie**, est pour moi*

***Le trait d'union**
 Entre passé, présent et avenir*

*Témoignage d'un grand respect,
 Retour vers ce lointain passé,
 Aimer ses ancêtres est légitime,
 Imprégnés sommes, jusqu'à nos chromosomes,
 Totalisant cette chaîne de vie.*

*D'étreinte il n'est question,
 Unissons cependant nos destinées,
 Ne les oublions pas,
 Ils sont ce "sable à milliards de grains"*,
 Ordre des choses d'ici-bas,
 Nostalgie des âmes nobles.*

*Expression tirée de "La marche lente des glaciers" de Marie Rouanet

JEAN-ANTOINE GARCIA

CONTE-RENDU

Et puis il me raconta l'histoire qui avait fait ce que son jardin était...
J'aimais les roses, en ce temps là, elles étaient blanches, parfois rosées.
Une d'elles, un peu plus foncée, était si belle qu'elle attirait insectes,
oiseaux, parmi eux un passereau bien banal revenait sans cesse et s'éprit
d'elle, volant autour d'elle, se rapprochant de plus en plus.

Elle se mit alors à exhaler un parfum de plus en plus fort et subtil.

Il lui déclara son amour : " Surtout ne t'approche pas, j'ai des épines
crochues, acérées, elles te blesseront, tiens toi au loin, plus loin,
moi aussi je t'aime ".

La cour de l'oiseau grandit et dura longtemps.

Elle, ravie, développa son exquis parfum. Lui, n'y tenant plus, la frôla
de ses ailes, amplifiant son ivresse et les arômes de sa belle.

- Pars ! Vite avant qu'il ne soit trop tard !

Trop tard bien sûr il était. Il se jeta sur elle déchirant sa gorge sur
ses épines. Son sang coulait et toujours il était sur elle, l'étreignant sans fin
de ses ailes.

Ainsi, vous entendez que depuis certaines roses sont rouge sang,
et que le passereau se nomme : le rouge-gorge.

On ne connaît les origines de ce conte... Il me fut transmis par un vieil
homme, loin d'ici, qui prit bien garde de m'avertir : « Ne tire jamais
de leçon d'un conte que tu reçois. L'essentiel, comme pour les voyages,
réside dans le récit, le chemin, et non dans la morale ou le but.

JEAN-LOUIS CARRIÈRE

COMPLAINTES

« Avant-hier, il y avait des règles ! »,
Les parents, traits d'union entre enfants et grands-parents,
La politique sociale, trait d'union entre nantis et démunis,
Le traité d'union, trait d'union entre les pays,
La mer, trait d'union entre deux continents,
Misère, tout cela n'est quasiment plus d'actualité !

« Hier, il y avait l'écriture »,
Ecrire, trait d'union entre page blanche et message,
Ecrire, trait d'union vers la créativité par la danse des mots,
Ecriture thérapie, trait d'union de l'expression de sa souffrance,
Le livre, trait d'union générationnel,
Misère, nous ne savons quasiment plus écrire !

52

« Demain, il n'y aura plus que »,
160 caractères pour mes SMS,
Des écrans tactiles et réactifs qui ignoreront les signes cabalistiques,
Des réformes pour un français dit « moderne »,
Des êtres pressés,
Misère! France, tu as quasiment perdu ta culture sur l'autel du jeunisme.
Adieu ponctuation, accent circonflexe et trait d'union.

Pourtant, entre immobilisme et « immédiateté », la vie n'est-elle pas
le trait d'union vers le futur ! Gageons que ce trait d'union soit lié
à un futur meilleur.

JLJE ¿PORQUÉ TE VAS ?

À Enrique Lopez

auteur - éditeur - ami impertinent -
irrécupérable révolté - tendre compañero,
en partance pour le Sud où brille "l'inaccessible étoile"...

*« Rêver un impossible rêve
Porter le chagrin des départs
Brûler d'une possible fièvre
Partir où personne ne part... »*

Jacques Brel (Don Quijote, La quête)



LA SAUZE MONTREDOND

Dos òmes son tombats sul sòl de Montredond.
Emili èra occitan, Joël èra breton.
Son mòrts e cresi pas qu'aquò plan importèssa
Qu'un siá viticultor e l'autre C.R.S. :
A Brèst o a Quimpèr se se torna passar,
Emili serà flic e Joël païsan.
Èra un quatre de març, veniá roge lo cèl.
Sus la plana fumava encara l'escaucèl,
Quand la mòrt uniguèt dos fraires de misèria,
Dos innocents pastats dins la mèma matèria
Que, sens saber perqué, gendarme e vinhairon,
Son tombats coma un sol al mièg d'un carrairon.
Un es mòrt per sa tèrra e l'autre per pas res.
Sauprem pas jamai lo pus de plànher quan es.
Vos demandi tanben, e mai se vos arraca,
De los plegar ensems dins la meteissa saca
E de pas pus cercar a tot pèdre, cossí
De l'un ne faire un sant, de l'autre un assassin.
Bretanha e Lengadòc, cadun perdèt un filh,
Mas los murtrièrs son pas los qu'avián un fusilh.
Èran dins de burèus, tirats a quatre espillas,
Rosetas al revèrs, consciéncias tranquillas.
Los copables per los trapar valddriá melhor
Gaitar cap a París, l'Elisèu, Matinhon.
Jutjaretz benlèu qu'es tardièra ma cançon,
Qu'es passada de mòda e pas pus de sason.
Vos vesi romegar e me faire la tronha :
«Desenterrar los mòrts, s'es pas una vergonha !»
Podètz totjorn bramar, mas per ieu es segur
Que Montredond es mai vivent que Montsegur.
Dins vint ans i aurà pus degun a Montredond.
Pus degun, e de vin aurà rajat jol pont.
Mas del quatre de març, aurem grand gaug encara,

Per ne nos remebrar del cant d'una guitarra,
E per tornar trapar, foguèssa roge o blanc,
Al vin setanta sièis, un rèire-gost de sang.

Avec l'aimable autorisation à publier de l'auteur, La Sauze. Le chanteur languedocien chante l'émeute des vignerons de 1976 qui marqua l'histoire du Languedoc viticole et qui fit, à Montredon des Corbières dans l'Aude, le 6 Mars, un mort du côté occitan et un mort du côté des forces de l'ordre.

MONTREDON

56

Des hommes sont tombés sur le sol de Montredon
Emile était occitan, Joël était breton
Ils sont morts et je ne crois pas que cela importe
Que l'un soit viticulteur et l'autre CRS
A Brest ou à Quimper, si cela recommence
Emile sera flic et Joël paysan

C'était un 4 mars, le ciel devenait rouge
Sur la plaine fumait encore la chaleur du jour
Quand la mort réunit deux frères de misère,
Deux innocents brassés dans la même matière
Qui, sans savoir pourquoi, gendarme, vigneron
Sont tombés comme un seul homme en pleine impasse

L'un est mort pour sa terre, l'autre pour rien du tout ;
Nous ne saurons jamais lequel est plus à plaindre.
Je vous demande aussi, même si ça vous coûte
De les coucher ensemble dans le même sac
Et de ne pas chercher à tout prix, comment
faire de l'un un saint, de l'autre un assassin.

Bretagne et Languedoc, chacune a perdu un fils,
Mais les meurtriers ne sont pas ceux qui tenaient le fusil,
Ils étaient dans les bureaux, tirés... à quatre épingles,
Rosettes au revers et consciences tranquilles.
Le coupable, pour le trouver, il vaudrait mieux
Regarder du côté de Paris, Matignon, l'Elysée !

Vous jugerez peut-être que ma chanson est tardive
Que la mode est passée et n'est pas de saison
Je vous vois grommeler et me faire la tête
« Déterrer les morts, quelle honte ! »; pour moi c'est sûr
Montredon est plus vivant que Montségur

Dans vingt ans, il n'y aura plus de Montredon,
Plus personne et du vin aura coulé sous le pont
Mais le 4 mars, nous aurons grande joie encore
A nous souvenir du chant d'une guitare
Et à retrouver, qu'il soit rouge ou bien blanc
Dans le vin de soixante-seize, un arrière-goût de sang

LAURENCE SORSANA

LE FIL BLANC

Quel est ce trait magique qui me fait voir ma sœur Najlâ
et sa chevelure brillante

Vivante
sur le chemin de la maison ?

C'est le fil de la nappe qu'elle a brodée pour mon mariage
avec ses fines clochettes bleues

et ses feuilles de petit houx
Quelle patience pour une jeune fille de quinze ans !

Souvent je pense à ma maison
Est-elle encore debout ?

58

Et pourquoi certains objets appellent-ils encore
depuis les portes du néant ?

Le petit cheval en bois de cèdre que Papa a gravé pour Amjad

Le pendentif de Julia resté sur le carreau de la salle de bain

La louche en argent de Tante Lharmé ornée de roses
suspendue

au-dessus de la marmite des fêtes

Dans la hâte je n'ai sauvé que cette nappe

Youssef y a enveloppé quelques vêtements chauds

Et l'argent

Les mois passent

Chaque jour

l'espoir est ce fil caché sous nos assiettes

Par lui

nous tenons tous ensemble

Et ces feuilles
et ces clochettes
qui jadis célébrèrent l'union
résistent à présent de tous leurs motifs qui dansent
aux petites mains de l'oubli

Et chaque nuit
je déroule en esprit ce fil magique
qui me ramènera Najlâ vivante
dans le parfum de ma maison

LÉA MARTY

Comment ouvrir cette boîte dans laquelle je suis enfermée.
J'essaie désespérément de la pousser, de l'abîmer.
Pourtant elle ne s'ouvre pas...
Je me noie dans le noir profond qui habite cette cage sinistre...
Je crie, je hurle mais personne ne m'entend.
Je sens... que j'étouffe.

J'ai besoin... de ton aide.

LIONEL ROUANET

Doas borretas roèrgassas partidas far lors estudis a l'universitat de Méras en Arieja venon de tornar al país

Laissac, freg matin de decembre 2012. Amb Renat ALIBERT sem convidats a participar a la fièira dels buòus grasses de Nadal per mostrar la fabricacion dels jocs. Renat trabalharà al capaisòl per n'acabar un, ieu contunharai a la pigassa lo que commencèri d'escapolar la velha per pas prene un rol tròp pesuc.

Quand arribam, los fraires BÒS son ja alai amb lor parelh domdes de Salèrs rotges, jonjuts, lo boièr davant. Un autre òme es amb eles. Aquel sembla pas brica parlar Francés. Pas res de plan estonant sus un fieiral del Nòrd Avairon, subretot per qualqu'un que pareis aver l'atge d'èstre retirat. En Roèrgue, per los de la siá generacion, l'occitan es la lenga mairala.

Nos arrestam per nos saludar, parlam un pauc, de tot e de res, del joc que fuguèt l'obra de Renat quauques annadas abans. Conven plan ça dison. Malurosament, aquel es de bes e lo movement de la pèrgua l'a ja ben macat.

Dintram, e commençam de preparar ont anam trabalhar. Tanlèu que los aplèges s'animan, lo monde commençan de s'amassar puèi de pausar de questions. Aital, parlam mai que trabalham.

L'òme de la còla BÒS, lo que parlava pas qu'occitan, arribèt. Agachava. Tot aquò l'agradava, se vesia. Entamenèrem la conversacion. Me diguèt qu'aviá de vacas, de marèlhas¹ pardi, patin patan... D'un còp, me passèt pel cap qu'aviài ja ausit parlar d'un òme que podia esser el. « Serias pas lo Renat del costat de Vilafranca ? » li demandèri ? « E, si » respondèt un pauc estonat. La conversacion contunhèt. Èrem faches per nos endevenir sus plan de punts e commencèrem un pauc de nos amistosar. « ... te caldrà passar... » me diguèt . Escambièrem nòstras adreças.

Aquel second Renat, ara retirat, èra professor d'occitan et d'inglés al licèu de Villafranca. Viu dins una borrieta amb tot l'aujam que cal, quelques cabras e subretot quelques vacas per son grand plaser.

Mens de dos meses apèi, per una polida matinada de febrèr, partiguèri chas el, al Mas del Molin. Las rotas pichonas qu'i menon, montan, davalan e aquel matin, son plan ennevas. Vòli ensajar d'arribar sens botar las cadenas a las ròdas. Es pas aisit, d'autant mai que cerqui un pauc lo camin. Lo primièr còp vejèri pas lo panèu, m'enganèri ! Enfin arribat, l'endrech perdut dins lo Segalar naut es de tota beutat.

Renat me fa far lo torn, véser las siás vacas. Encontri Franc, son vesin, un dels sius ancians escolans.

1 Marèlhas : Vacas de dòas colors, nom balhat als "Aubracs" en Roèrgue.

Renat me ditz que voldriá plan aver un parelh de vacas domdas, que i a un brieu qu'espèra aquò, qu'a justament doas vedèlas que podriàn far. Mas, se'n sent pas de domdar tot sol dempuèi la debuta. Li parli d'un amic, Olivier COURTHIADE, especialista de la question.
« A ! Lo coneisses ?! Ai ausit parlar d'el, justament me disiái que caldriá que l'encontrèssi... »

Qualques meses apèi, per la prima, amb Renat, anam passar quelques jorns a Meràs, a costat de La Bastida de Seron, en cò d'Olivier, dins Arièja. L'un e l'autre son faches per esser amics. Tot en parlant, se rendon compte que venon mai o mens del meteis endrech. L'un ven d'Arnaud Bernat a Tolosa, lo quartier del mercat cobèrt e l'autre de Lalanda, just en amont, qu'èra encara en aquela epòca pas tant luènha, lo vilatge dels ortalièrs.

Atal, dins lor enfanca, Olivier e Renat visquèron las memas causas que los marquèron : los passatges de las carriòlas dels ortalièrs que venián vendre al mercat cobèrt, de las darrièras veituras tiradas pels cavals que venguèron

a Tolosa dusca qu'una lèi fòrabandiguessa la circulacion de las ròdas ceucladas de fèr sus las rotas bitumadas. De tot biais, mes a part lo cas de qualques vièlhs legumaires Lalandols « qu'avián pas volgut se modernisar », las automobilas avián ja plan remplaçat los cavals. Ara lo beton de Tolosa a capelat las ancianas tèrras fertiles dels jardins e los legumes venon d'un pauc mai luènh.

Los qualques jorns a Meràs passèron lèu, foguèt per Renat l'ocasion de se tornar acostumar al biais de menar las bèstias, e plan segur de demandar a Olivier se domdaria pas las joves vacas. Foguèt entendut que seriá fach a la davalada o pendant l'ivèrn, per que auriá una estagiàira de longa.

A la fin de l'estiu, èra ora per ieu de far lo joc per las borretas de Renat. Li demandèri de prene mesura. 10 poces e mièg me diguèt. 26 cm. Lo commencèri a Montmorillon per lo salon de la traccion animala ont èri estat convidat per far una animacion. Lo faguèri de 28 cm, un pauc pus bèl que lor profitèsse mai longtemps, coma van encara plan créisser. Subretot daissavi pro de boès, un pauc a l'encontra dels conselhs de Renat ALIBERT que totjorn cèrca a far de jocs lo mai leugièrs possible. Voliái que lo joc siaguèsse pro fòrt, que risquèsse pas de petar, emai se las bèstias encara joves butarián pas tròp. Òm sap pas jamai ! En mai, per causa d'un canís vent d'autan pendant que se secava, d'asclas marridas i se faguèron et lo me calguèt bolonar.

Preparèri tanben un parelh de julhas² de bona longor e un parelh de redondas³, en suat coma dison los ancians ; es a dire, ara, en cuer cromat. Mas pas de cuèr cromat ordinari, de cuèr noirit, imbibat de seu e de parafina que cal tornissar tant qu'es caud apèi l'aver fach bolhir.

² *Julhas* : correjas du cuèr que permetton de jónger e d'utilisar la força de traction de las bestias.

³ *Redondas* : anèls de cuèr o de fèr (mai moderna) ont passa la pergua. Segon las regions, son sonats tanben : ambiets o amblets, tresègas.

Mandra et Paleta, sonadas atal a causa de, respectivament, la color e l'embanura, arribèron a Meràs a la mièg decembre, menadas per un amic de Renat, lo paisan viatjaire del film : « Ici Najac, à vous la Terre », Henri.

Èran estadas patejadas, aquò es segur, amai « potonejadas », mas pas vertadièrament cordejadas o menadas en man. Alavetz, las primièiras leiçons ont calià solament anar beure al nauc acompanhat per un òme que calià seguir al pas, foguèron puslèu dificiles. Calià quitament èstre dos ! S'acabava de còps per una limpada dins la fanga ! Atal, foguèron escaissadas per un temps : “Las pofiaissonas”.

Tornèri a Meràs per las vacances de Nadal et agèri lo bonastre de participar al domdatge jol joc amb Olivier e Elwire l'estagiàira.

Lo primièr còp que las volguèrem jónger, foguèt pas aciut. Non pas que foguèsson marridas, non, pas brica ; mas un pauc violentas caquelà. Volián pas cap èstre jonjudas. Alara, i calguèt anar d'un biais pus redde. Sortiguèren pas aquel jorn, desjongèren pas tanpauc ...

Per la primièira sortida, boleguèron un pauc, mas pas res de plan missant. Apèi, òm pòt dire que tot se passèt plan per la marcha al joc. Caquelà contunhèron de far cagar cada matin per anar beure al nauc. Èra encara plan difficile d'o far tot sol. L'escais demorava.

A partir de la segonda sortida, l'endeman, aprenguèron de tirar al prodèl. De tirar leugièr, plan segur. Un pichon pneu d'autòmobilas, puèi un mai bèl de vièlh tractur. Aqueste, foguèt lor carga costumièira per tres setmanas. Enfin, agèron dret a la pèrgua. Mas, pas la del tombarèl, la de la rabala, per pas prene de risques. I a pas rès de ben planièr a Meràs !

Foguèt pas Henri, mas Bernat, un amic de Renat tanben, manescal el, que venguèt, un dissabte per tornar menar las borretas en çò d'elas. Renat èra ja aquí dempuèi qualques jorns per commencar de s'acostumar

a trabalhar amb sas vaquetas cambiadas pel domdatge. Arribat pel dintrar, Bernat s'agradèt del repaïs e totes quatre partiguèron just apèi.

Èra convengut amb Renat qu'aniriái chas el lo dimècres de seguida per l'ajudar. Voliá pas trop sortir las borretas tot sol a la debuta, e i aviá encara pas digús al Mas que o podiá far.

A Meràs, Olivier aviá domdat amb un dels sius vièlhs jocs, mas ara me caliá portar a Renat lo nòu, las julhas e las redondas, mas pas de mejana⁵ per que n'aviá una vièlha. Me li caliá prestar tanben ço qu'apelam un ponjòl, es a dire un timonet per qu'en Roègue naut, lo prodèl se pòt pas estacar directament al joc

4 Prodèl : Cadena de traccion, per tirar de boès per exemple.

5 Mejana: Fòrta correja de cuer amb una bocla coma una cencha que permet de penjar las redondas segon lo biais d'atelar roèrgat naut.

que n'a pas de cabilha centrala de fèr o "d'escarabat"⁶. S'estaca donc al pontsòl qu'es penjat a las redondas.

Per aquela primièra sortida aquí ont èran nascudas, i aviá pro de monde per las agachar : Franc, Crestian lo teulièr e sa còla dont Eva que viu al Mas ela tanben, Gilles lo fabre e los dos joves estagiàires alemands : Anne e Theò (Theò foguet qualques meses un escolan de Renat). Es a dire qu'èra tanben una jornada de trabalh, d'ajuda per copar los arbres que la tempèsta de juihet passat, desraiguèt o desplombèt. La castanhal aviá gaireben desapareguda, los fauces e los casses eles tanben avián cargat. Èra un espectacle de desolacion !

Apèi lo dintrar, totes volguèron véser la novèla primièra mesa al joc de las vaquetas abans de tornar trabalhar al boès.

Renat passèt commanda a Gilles per de ferruras d'estacas que caldriá sagelar al dessus de la pòrta de l'estable, de cada costat amb un barra entr'elas per noetar las còrdas.

Mandra e Paleta, manhagas, se daissèron jónger aisidament amb aqueste joc nòu. Tombèt plan, mas a la fin de la jornada tirèri un pauc de boès a la suca7 de cada bèstia per que lor toquésse pas als tufets. Èra tròp just. Cal poder passar lo cralhon entremièg.

Renat preferèt que marchèssi davant, a la debuta, par encas qu'agèsson un pauc tròp de sanqueta ; el, butava de darrèr. Anèrem pel camin de tèrra, aval apèi lo riussèl. Pro long, monta doçament, los costats plan bòrdats per de paretz o de randals. Impeccable per domdar. Mandra e Paleta, per pas anar per res, tiravan un vielh cèucle que fasiá coma una èrsa per l'èrba. Faguèrem qualques anar-tornar. Renat passèt davant, puèi cambièrem de camin e enfín nos'n tornèrem. I agèt pas brica de marrit movement de cap quand desjongèrem. Pas besonh de dire que Renat èra encantat, e que Mandra e Paleta agèron lor sadol de compliments, çò que caliá de patejadas e plan segur, un brave punhat de farina caduna. Èra pas pus question de pofiassonas.

Dempuèi que lo Mas del Moulin esperava aquò : doas borretas marèlhas, la raça del país, nascudas a l'estable e ara domdas o pauc se'n manca. I aviá un trentenat d'annadas que lo passatge entre los dos ostals aviá pas vist aquò. E encara, abans Renat, lo vielh qu'aviá gardat de vacas de trabalh tant que poguèt, foguèt un dels darrèrs de la region. Dins plan d'autres bòrias, i aviá ja mai de vint ans que buòus o vacas de trabalh avián desaparegut.

Lo ser, lo sopar foguèt coma una fèsta.

Tot aquò me fasiá pensar a un film que m'agradèt quora èri mainatge, amai me pivelèt podriái dire. Un film de Pagnòl d'apèi un libre de son amic

Giònò : « Regain ». Aquel jorn, al Mas, era lo “regain” tant esperat per Renat, Crestian e lors amics.

6 Escarabat : Nom balhat, dins certanas regions dels pirenèus, a la mena de mejana de fèr a causa de sa semblança amb las mandibulas del babau.

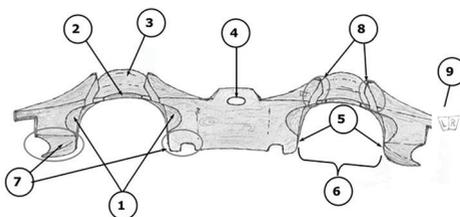
7 Suca : Partida del joc que capela lo tufet

Lo tresen còp qu’anèri ajudar a sortir las vacas, Renat podià pas èsser aquí. Jongèrem amb Theò. Dempuèi qu’èra arribat qualques meses abans, s’èra acostumat a las vacas per las apasturar e desfumar. N’en avià pas paura. Menar l’interessava, voliá aprene. Alara, passèt un pauc davant e se debroilhèt plan per una debuta. Las borretas quand a elas, tirèron de rols de boès. Primièr còp d’una longa seria.

Son de còps los borrons los mai amagats jos la rusca qu’espelisson e que balhan lo boes novèl.

Partidas d’un joc roèrgat :

- 1 : Banèiras
- 2 : Suca
- 3 : Capet
- 4 : Trauc per la mejana
- 5 : Maissas
- 6 : Capièira
- 7 : Camin de passatge de las julhas cap al front o a las banas.
- 8 : Camin de passatge de las julhas dempuèi l’arrèr cap a las banas o viceversa.
- 9 : Catèl o coeton, ont se fa lo noèt final per acabar de ligar.



M

MONIQUE VACHER

«TRAIT D'UNION»

Ah ! Je ne l'aime pas ce petit trait de rien du tout. D'abord, un trait c'est fait pour rayer. On peut barrer un dessin ou barrer un mot avec.

Mais franchement, s'en servir pour accoler deux mots ! Là c'est un peu fort. Surtout que c'est un cauchemar pour la dictée: faut-il le mettre ou faut-il ne pas le mettre ? Moi, j'aime bien faire zéro faute ; aussi quand la maîtresse a commencé sa dictée du lundi par la phrase « Un bel après-midi », je suis resté le stylo en l'air pendant au moins 2 minutes. Et puis, je l'ai mis, le petit trait, car quand on doute, il faut le mettre. C'est ma théorie de bon écolier.

Moi, franchement je trouve que cela fait « ancien temps » ce tiret. Aujourd'hui, à l'heure où tout est informatisé, il n'y en a plus besoin. Avec mon téléphone, quand j'écris à ma mère par sms, je n'en mets jamais. Souvent, même, elle ne comprend pas ce que j'ai écrit ; ça l'énerve d'ailleurs !

Le plus grave, c'est que je vais devoir l'utiliser très souvent et même toujours. J'ai bien vu que, lorsque mon papa l'a annoncé à mamie, elle a pincé les lèvres mais elle n'a rien dit. Mamie, elle fait cela lorsqu'elle est contrariée. Elle ne parle plus alors qu'elle est très bavarde d'habitude ; elle m'a expliqué qu'elle faisait ainsi pour les mauvaises nouvelles, elle les avale et ferme la bouche ensuite pour les digérer et les transformer en miettes. Il faut dire que j'ai le temps de parler avec mamie car j'y vais souvent en ce moment. C'est bien mais je préférerais avant quand j'habitais avec maman et papa.

Aujourd'hui c'est le grand jour. Il faut y aller ! Franchement je n'ai pas envie d'aller la voir. Cela fait plusieurs jours que mamie m'explique que c'est un grand bonheur, que nous allons être complices plus tard, que cela n'enlève pas l'amour de mon père pour moi.

Et puis, mon père est arrivé, tout énervé, en faisant de grands gestes et en riant aux éclats; alors je l'ai suivi.

Me voilà, dans la chambre rose. Dans un berceau transparent, se tient un tout petit bébé! Je la prends dans mes bras: c'est Victorine, *ma demi-sœur* ! Mon cœur se serre, je suis ému, tout rouge.

Je sens que je vais la protéger et l'aimer comme une sœur. Nous avons entre nous un lien qui va grandir au fil des années. Par contre, je n'ai toujours pas besoin de trait d'union; d'abord demi-sœur cela ne veut rien dire ; pour moi ce sera une sœur entière.

MORGAN PERKINS

TRAIT D'UNION

Le calvaire pointait son nez
Rien n'était clair mais rieuse
Le charme fit son effet
L'œuvre est mystérieuse
L'abstrait d'union

Puis nous avons dessiné
Des centaines de lettres
Parce que les mots sont obstinés
Et nous aussi, deux êtres
Lettrés d'union

Le marbre prend forme et figure, hâtif
Comme un aimant vers son Nord
Je suis attiré et démonstratif
Comme un amant vers son or
Attrait d'union

En poème qui sert de décor
Les mots se mettent en ordre et c'est
La bataille puisque c'est un corps à corps
Et contre un chêne ou un hêtre je ne sais
Hêtraie d'union

J'ai tenté de te croquer
Au propre et au figuré
Mais rien ne résume l'anarchie
Ni le dessin ni la photographie
Portrait d'union

Je n'écoute pas toujours bien
Me souviens de l'essentiel
Mais rien ne se retient
Tu me mets la tête dans le ciel
Distrain d'union

Et nous créons tous les jours
Des écrits des poèmes des mots
Qu'importe si ce n'est pas pour toujours
Ce sont des passages des ponts des chemins
Des sentiers des passerelles des secrets
Des traits d'unions.



P

PEIRE-ANDRIEU SAVE

ETH PONT DE SABLE

La troupe s'était formée en bloc, immobile, il n'y avait plus de piste
Le ciel et la terre semblaient maintenant se toucher
Le sol devant leurs pas se confondait avec le lointain
Dans une brume inconnue qui engloutissait la vue
dans un enfermement infini
Une poudre dense tombait lentement de ce qui avait été le ciel.
Comme si le soleil avait brûlé et que les cendres en retombaient sans fin.
L'air avait changé et s'était fait coupant comme la roche.
Il pétrifiait les chairs et la respiration,
Il n'y avait aucun bruit
Les étoiles aussi avaient brûlé ne laissant qu'un demi-jour fixe.
Ils ont marché serrés comme pour ne pas se dissoudre dans cet inconnu.
Les mois et les ans et les siècles puis les siècles,
les ont suivis sur leur route
Et des générations et des millions d'années. Le jour a commencé à revenir
et le ciel s'est entrouvert comme une corolle et il a plu longtemps
et les rivières ont recommencé à couler, de l'eau est revenue autour des
îles et les terres se sont éloignées à nouveau et les jours et les nuits sont
parvenus jusqu'à aujourd'hui. Et l'oubli.
Et il y eut la hache dans la steppe.
Selon ce que l'on savait, elle n'aurait pas dû être là. Cette pierre taillée,
d'après ses caractéristiques, n'aurait pas pu être transportée, ni produite
dans cette partie du monde.
Tout aurait été remis en question.
Était-ce un faux, un canular, l'aurait-on repêchée et détournée de la rivière
où les fonds d'une réserve archéologique avaient été jetés, un peu comme
ces archives qui n'avaient pu trouver de place à l'intérieur d'un collège
et avaient été confiées à des particuliers.

Des érudits depuis longtemps avaient suivi cette piste, à l'autre extrémité, celle de la raison même de ce chemin, pari risqué, le mirage, la tentation du commencement.

Des indices se trouvaient dans les textes anciens et dans l'observation.

À la recherche de bien autre chose, ce sont les sciences qui ont réveillé leurs fantômes endormis dans le vivant.

Sortie de la boîte de Pandore des laboratoires, la vérité scientifique a révélé elle-même le secret qu'elle avait inscrit sur un ruban, prisonnier de sa spirale: le chemin était là, la pierre sans doute et qui était au bout enfin avec la «possibilitat d'ua illa ».

PIERRE ABBES MÉDITERRANÉE : *MARE NOSTRUM* ?

Notre Mer,

pleine de grâce, bordée de sables fins
où viennent s'échouer de frêles coquillages

Notre Mer,

entendez-vous, enfin, ces cris désespérés
qui troublent les silences de vos songes de paix ?

Vous êtes belle et bleue, innocente aussi

C'est dans nos poings serrés que naîtront vos tempêtes
Nous les retournerons vers ceux qui les provoquent
eux que l'on nomme « grands », repus dans leurs palais

Nous sommes peu nombreux à peine vingt ou cent.
Demain nous serons mille à juger tous leurs crimes
à détruire les murs qu'ils ont osé dresser

À réinscrire enfin sur nos maisons communes les trois mots oubliés

PETIT PIERRE

Concertation (sommaire) à propos d'un avant-projet littéraire

Dis, papa, tu peux m'aider à faire un exo ?

- *Dans quelle matière ?*

C'est « pète-sec » qui l'a donné...

- *Pète-sec ?*

C'est le surnom de la prof de français, c'est moi qui l'ai proposé quand on a voté...

- *Ah ! C'est beau la démocratie...*

Donald proposait « casse-couilles » mais les filles n'ont pas voulu.

- *Oui, c'est peut-être mieux...Bon, c'est sur quoi ton devoir ?*

Sur « trait d'union »

- *Trait d'union ?*

Elle nous a dit : « Ecrivez un texte court sur le thème « trait d'union », avec de l'imagination » !

- *De l'imagination, de l'imagination... Trait d'union comme dans « belle-mère » ?*

Pourquoi « belle-mère » ?

- *Je ne sais pas, c'est un exemple...J'y pense parce qu'elle arrive déjà demain celle-là...Tu as cherché dans le dico ?*

Oui, j'ai trouvé « tire-fesses ». Il faut un « s » à « tire-fesses » ?

- *C'est logique, non ? C'est tout ce que tu as ?*

J'ai aussi « pet-de-nonne »

- *Mon dessert préféré ! N'oublie pas les traits d'union, sinon... Bon, passons...et après ?*

Il me reste « arc-en-ciel », « gratte-cul » et « chi-hua-hua »

- *Chi-hua-hua ?*

C'est un chien, mais je suis pas sûr, il y a plusieurs orthographes...

- *Chi-hua-hua...c'est du chinois ?*

J'ai demandé à Gwen, il parle chinois, mais il ne sait pas...

- *Ils n'ont peut-être pas de traits d'union en Chine ? Laisse tomber
« chi-hua-hua »... avec le reste tu devrais y arriver..*

Et l'imagination ?

- *Ah çà! l'imagination, j'ai pas la moindre idée !!*

R

RAPHAËLE DEFFONTIS

AU ROYAUME DE TRAIMELIN

Dans un pays lointain, un royaume ancien, que nous appellerons pour les besoins de la compréhension TRAIMelin, vivait TRES paisiblement un magicien un peu devin aux pouvoirs presque divins. Le royaume était exTREMement grand et notre mage, loin d'être toujours TRES sage, ne savait plus où prodiguer ses présages.

Un jour, le roi Point, entouré de sa cour qui l'avait rejoint pour l'occasion, tint à présenter à notre magicien un nouveau-né déjà bien malin qu'ils nommèrent Apostrophe. La reine Dame Virgule, envoya une invitation à notre enchanteur. Mais, celui-ci TRES occupé et surtout TRES disTRAIT oublia la sollicitation royale. Alors qu'il renTRAIT d'une énième mission, un garde souverain prévint le sage que lorsque naïTRAIT le prochain héritier princier, il devrait sur le champ satisfaire l'invite fastueuse sans quoi il se soumetTRAIT à la colère du roi Point et se comprometTRAIT dans tout le royaume. Le sage connaîTRAIT alors l'errance et... le chômage... Pauvre mage ! Il promit alors qu'il ne commetTRAIT plus d'impair et serait percutant, performant et personnellement présent.

Pendant deux années, il se fit oublier et se mit en reTRAIT du royaume ce qui lui permetTRAIT, pensait-il, d'éviter le courroux du couple souverain. Ainsi, désirait-il vivre dans un monde plus absTRAIT, profitant ainsi des mille et un atTRAITS de la nature humaine et surtout de la chair féminine. Un sacré coquin ce magicien!

Au bout de ces deux années, où il TRAITa directement avec de viles sorcières qui TRESSaillaient et TRESSautaient à chaque fois qu'elles le voyaient, au bout de ces deux années donc, il fut appelé par le couple royal. La reine Virgule avait accouché d'une jolie frimousse qu'ils appelèrent TREma. Le véritable porTRAIT de sa mère. Notre sage avait promis qu'il ne commetTRAIT pas deux fois la même erreur. Alors, il se mit en route aussitôt. Le couple souverain, il le savait, n'admetTRAIT aucun retard. Il ne connaîTRAIT pas deux fois le même affront, c'était hors de question. Il arriva donc, peu fier d'avoir commis un tel impair la dernière fois. Il se présenta, s'agenouilla et se pencha au-dessus du berceau pour bénir le joli minois. Notre magicien était ébahi par la beauté de TREma. Cette jolie princesse allait en étourdir plus d'un.

Sa beauté croi**TRAIT** au fil des années. Cela, il pouvait l'assurer. De jeunes princes se bat**TRAIENT** pour avoir ses faveurs et certains disparaî**TRAIENT** dans l'heure.

Au fil des années, la jeune princesse mon**TRAIT** les plus hautes et dignes qualités. Elle illus**TRAIT** parfaitement l'élégance royale. Selon la tradition, le roi Point organisa des jeux, tournois et autres joutes pour les 15 ans de TREma. Elle devait se trouver un mari digne de son rang. Tous les princes des royaumes environnants se retrouvèrent et se disputèrent la main de la jeune princesse. L'un d'eux se distingua dans toutes les épreuves. Il était fort beau, avec un port altier, une silhouette TRES athlétique et ses TRAITs étaient fins. Aucun doute, il était de sang royal! Il était héritier du trône d'Union.

Le couple souverain, si émerveillé par les exploits de ce jeune prince que tout le monde appelait TRAIT, organisa le mariage assez rapidement. Ce fut un mariage absolument incroyable.

* * *

Alors oui, on pourrait croire qu'ils se marièrent et qu'ils eurent de nombreux enfants. Le seul hic fut que le prince TRAIT ne se présenta pas au mariage. La princesse pleura, le roi vociféra, la reine se replia dans ses appartements. Le prince TRAIT d'Union s'était évanoui dans la nature. Dans le royaume d'Union, ce fut le début d'un terrible chaos même si rien ne fil**TRAIT** dans les royaumes aux alentours : La tentation d'une guerre naî**TRAIT** à coup sûr. Tous les efforts se concen**TRAIENT** sur les recherches. La princesse ne sortait plus. Personne ne la dérangeait. Tout le monde pensait, à raison, que cela la mef**TRAIT** définitivement dans un profond état de détresse.

Mais la nouvelle se répandit rapidement : «Le prince TRAIT d'Union avait disparu». Alors, les souris devinrent chauves, les jours furent abattus, les glaces se brisèrent, les messieurs croquèrent, les pains grillèrent, les corps gardèrent, les bébés portèrent, les mains essuyèrent...

Le chaos le plus total, vous dis-je. Vous pensiez qu'il y aurait une fin heureuse à cette histoire? Vous, vous croyez encore aux contes de fées!

RENÉ-MARCEL VIGNAUX

LES SORTILÈGES

POURQUOI ?

La douleur qui bat l'âme
Le cœur charpie
Blanc de regard
Fraction de vie.

Pourquoi la guerre
qui déchire l'espoir
Des hommes- incendies
oublieux des douleurs.
Vertiges des haines pulsatiles
exsudées des douleurs
qui ne croient
qu'en la mort rédemptrice.
Alors qu'il suffit de tendre la main
pour noyer les rancœurs

ROBERT CONDUCHÉ

LES SORTILÈGES

Je ne réalisais pas le sort qui s'acharnait sur nous : la maladie d'Alzheimer. La mère de Lucette avait déjà subi cette malédiction. Je n'ai jamais pu avoir avec ma belle-mère la moindre discussion. Notre fille disait d'elle «C'est une vraie sorcière». Puis, comble de la fatalité, son fils, avait rejoint sa sœur dans la même tourmente.

Il y a cinq ou six ans les troubles se dessinent. Juliette, éducatrice spécialisée de formation, observe chez sa mère des comportements singuliers. Juliette en informe le médecin de famille.

Je ne voyais rien venir, je faisais les courses, je m'impliquais dans la confection des repas. J'attribuais à Lucette une fatigue compréhensible après cinquante ans et six mois de vie commune.

Je fis connaissance d'une assistante sociale et d'une psychologue avec qui je libérais ma parole sur le vécu quotidien.

Je constatais qu'après chaque passage à la salle de bain, le gant de toilette et la serviette restaient secs. Néanmoins, Lucette utilisait abondamment du talc. «C'est avec cela que l'on soigne les bébés » disait-elle.

Notre docteur fit venir une infirmière libérale, je fus déstabilisé quand l'infirmière s'associa avec un infirmier, repos oblige.

À l'hôpital on accepte la situation, à la maison c'est plus délicat.

Pendant ce temps, je perdais du poids, ma ceinture en témoigne : un trou supplémentaire non prévu, je perdis ainsi cinq kilos.

Constamment en éveil sur les faits de la maison : Lavabo qui se bouche, bourré de papier toilette. L'évier subit le même sort.

Lampe qui reste allumée.

Une journée par semaine, Lucette va participer à des activités dans un centre spécialisé.

Je visitais alors quatre maisons de retraite, je remplissais un dossier sans trop y croire, ni prévoir les conséquences.

Une place s'ouvre dans l'une d'elles. Suivant les avis de mes deux conseillères, ne pas laisser passer cette opportunité. Suis-je égoïste de vouloir garder Lucette alors qu'elle m'épuise, est-ce bien raisonnable ?

Je ne parvins pas à lui dire quelle serait sa nouvelle destination, je gardais le secret.

J'évaluais plus tard les effets de cette séparation. Dur, dur de me retrouver seul, les soirées solitaires quelle horreur ! J'avais mon chat, je multipliais les contacts avec des amis, je communiquais par sms avec notre fille.

Je mesurais l'immense trait d'union qui régnait entre ce qui fut et ce qui arrivait.

Dame sagesse me souffle à l'oreille : « Fais ce que tu crois, advienne que pourra. »

S

SAËL BON VENT !

Ils nous avaient tous rassemblés pour un dernier kava, dans ce nakamal au bord de l'eau, où nous avons passé tellement de temps.

Nous étions là une bonne vingtaine, arrivés au compte-goutte pour ce rendez-vous que nous ne voulions pas vivre, parce qu'il annonçait leur départ, et malgré tous nos bons sentiments, nous ne voulions pas qu'ils partent. Pourtant, tous avaient répondu présent.

Les amis de longue date, ceux du début, de son arrivée, lorsqu'il n'était qu'un petit gars qui cherchait un sens à sa vie. Ils l'avaient connu jeune et fou, avec cette rage de vivre qui lui est si caractéristique, et cette idée bien ancrée dans son crâne qu'on ne sait pas de quoi demain sera fait, alors on profite d'aujourd'hui. Ils l'avaient accompagné dans toutes ses errances, sportives, fêtardes, toujours à repousser ses propres limites, à jouer avec le feu, avec le vent, avec les vagues.

Ses amis à elle, qui étaient devenus ses amis à lui, avec lesquels ils avaient passé tant de week-ends en brousse ou en mer, à courser les crabes, à guetter les tortues, à boire des bières en refaisant le monde, se balançant dans les hamacs au coin du feu sur lequel grillent les derniers quartiers de viande.

Ceux qui l'avaient accompagné tirer ses premiers bords, qui racontaient la trouille qu'ils avaient parce qu'aucun d'eux ne connaissait vraiment la voile, l'histoire de la panne de moteur pile dans l'entrée de la baie, l'histoire du remorquage par un catamaran qui s'était échoué sur les rochers à fleur d'eau, l'histoire du voilier surtoilé qui avait beaucoup trop gîté lors d'une grosse risée, l'histoire du spi nouvellement acquis qui était passé sous la coque, se prenant dans la quille et se déchirant au passage.

Puis nous, les derniers arrivés, qui avons trouvé en eux d'abord des voisins, puis des copains, et enfin une quasi-famille, que l'on croise tous les jours ou presque, avec qui on discute, on rigole, on s'engueule, on échange, on apprend, et par-dessus tout, on s'entraide.

Nous tous donc, tous les amis, contents de nous retrouver, nous connaissant mais sans nous voir souvent, ça ressemblait à un repas de famille dont les âges s'étaleraient entre 6 mois et 35 ans. Nous les attendions tranquillement, le rendez-vous était donné au coucher du soleil, information beaucoup plus précise que n'importe quel horaire. Il suffit de sentir la lumière décroître et le monde devenir rose, les nuages cousus de fil d'or, et la mer irisée, de l'argent liquide, quelque chose d'immensément poétique, qui donne à chacun de nous le privilège de croire qu'il s'agit d'un cadeau que la nature ne réserve qu'à nous.

Cependant, ils n'arrivaient toujours pas. Chacun y allait de sa petite plaisanterie :

Ils sont encore tombés en panne avec le camion en venant ! Ils redoutent le moment et vont arriver à la fermeture. De toutes façons ça fait deux fois qu'ils reportent le départ, jamais deux sans trois !

Bruyamment nous nous moquons, chacun jouant sur la fibre humoristique pour ne pas se laisser aller à dire qu'en réalité, nous avons un sale pincement au cœur à imaginer leur départ, ou même un vrai vague à l'âme, une tristesse lancinante à imaginer que demain, peut-être, nous ne verrions plus leur mât immense en nous levant.

Tout à nos rires et à nos conversations, nous n'avons pas tout de suite entendu, lointain et sourd, ce son si cher au marin. Le silence s'est fait, nous nous sommes regardés, un peu hagards, sans vraiment comprendre, alors que déjà, l'étrave de leur voilier chahutait les vagues et apparaissait à la pointe de la baie.

Majestueux et fier, Trait d'union, ses immenses voiles prenant le vent, semblait impatient de découvrir d'autres horizons, de partir vers le couchant, qui distillait encore quelques paillettes d'or.

Un coup, deux coups, trois coups de corne de brume. Sur le pont, deux silhouettes agitaient la main dans notre direction.

Puis le voilier s'est orienté, prenant doucement son cap, nous tournant définitivement le dos.

Nous sommes restés quelques instants, dans le silence, à graver cette image d'un adieu parfait.

Mon amoureux m'a pris la main, s'est penché vers mon oreille et tout doucement, a murmuré : « Ils sont partis. »

SERGE SCIBOR

TIRET

06

Des érudits l'assignent
Comme non trait d'union
Laissant au même signe
Deux significations ?
Voilà l'érudition
Source de confusion ...
Et s'il me plaît, à moi
D'enfin le percevoir
Comme agent de liaison?
D'ailleurs sur les claviers...
Minuscule sous six... (Hum !)
Il se veut double outil,
Petit signe subtil
Au don d'ubiquité...
Sachons en profiter !

Tiret entre... deux... quoi ?
Reliant deux néants...
L'un d'avant la naissance
Celui d'outre existence...
Qu'on nommerait... la vie...
Juste une impertinence
Surgissant... quand déjà ?
Incongru petit trait
En la planète bleue...

Tirets pour qui relier
Sur l'Unique Pangée ?
Ce continent scindé,
Ses plaques séparées,
Laisaient-ils deviner
Quelconque humanité ?
Qu'auraient pu signifier

En ces temps reculés
Autochtone, étranger ?

Tiret entre deux mots
Une courte séquence
Graphique, musicale,
Aux franges du silence...
Une respiration ?
Faisons donc attention
Au changement de sens !
Tiret convalescence
Quand on joue sur les maux...
Ce calembour offense
Les ouïes du Père Hugo ! (**)
Et j'abonde en son sens...

Tiret entre Elle et lui
Signe devenant lien
Juste avant sa fusion
En leur Amour Creuset
Surabondant tiret
Quand ils ne font plus qu'un
Tout en restant eux-mêmes
Paradoxe en qui s'aiment...
Ainsi il ne fut là
Qu'afin de leur permettre
Le temps de se connaître ;
Discret il s'effaça
En leur intimité...
Mais reprendra naissance
Face à la société...
Leurs personnalités
Seront « double présence »...

Leurs corps entrelacés
En braises relancées
Pour d'autre incandescence
Le feront s'effacer

Tiret s'amenuisant
Pour se changer en point
Tirets-points s'unissant
Pour devenir messages
Parfois valse à trois temps
Pour un appel urgent...

Tiret point tiret point
Tapés ad libitum...

(**) « Les ouïes du Père Hugo »
Peut sembler moins élégant que :
« L'ouïe de Victor Hugo »...
Mais, étant né sous le signe des poissons,
Il m'accordera cette facétie...

STÉPHANIE BARTHE

MOI, ANÉMONE, ÂNE DES PYRÉNÉES

Bonjour, je m'appelle Anémone, je suis de la race Âne des Pyrénées, Connaissez-vous cette race ? Je suis sûre que pour vous tous les ânes se ressemblent.

Et pourtant...

Il existe l'âne du Poitou, l'âne grand noir du Berry, l'âne de Provence, l'âne Cotentin, l'âne Normand, l'âne du Bourbonnais...

L'âne des Pyrénées a une robe bien sombre, presque noire, le ventre et les naseaux blancs et de grandes et belles oreilles.

Et comme le nom l'indique, nos aïeux sont nés dans les montagnes du sud de la France : les Pyrénées.

Les ânes peuvent vivre jusqu'à 40 ans, soit beaucoup moins longtemps que les êtres humains.

À 38 ans, je suis vieille maintenant et j'ai beaucoup appris tout au long de ma vie.

J'aimerais vous raconter mon histoire...

Tout commence une fin de journée d'été alors que je suis en train de grignoter quelques herbes, à l'ombre d'un chêne. J'ai alors 6 ans.

Je vois s'approcher un petit homme à lunettes avec une tête sympathique et une petite bedaine accompagné de mon propriétaire.

Il caresse mes longues oreilles, passe ses mains sur mes membres, soulève mes sabots. Ses mains sont douces et il me semble gentil mais je n'ai pas du tout envie qu'un étranger m'approche ainsi. Je remue ma queue, fais demi-tour, me cabre et part en trotinant.

Je l'entends dire : « Elle est bien farouche ! »

Mon propriétaire prend ma défense : « Non, c'est simplement qu'elle n'a pas l'habitude de voir des gens nouveaux... Elle s'inquiète... »

Le visiteur dit :

« Voyez-vous, je voudrais faire partie de ceux qui relancent la race des ânes des Pyrénées, une espèce qui risque de disparaître...

J'aimerais acheter une ânesse pour la faire se reproduire... »

Se reproduire ? Mais, qu'est-ce que cela veut dire ? Que me veut-il ?

« J'ai deux chevaux dans mes prés et je la mettrai avec eux pour qu'elle ne s'ennuie pas... »

Que dit-il ? Je ne m'ennuie jamais. Justement, c'est le moment, d'assister au coucher du soleil du haut de la Fontaine aux ours. De là, le paysage est magnifique. Chaque soir lorsque le soleil se couche et que le ciel est dégagé, l'univers s'embrace, tout devient rouge orangé.

Alors que je m'esquive en trotinant, la voix du petit bonhomme me parvient encore :

« C'est entendu, je viendrai la chercher samedi avec mon van. »

Cela me rappelle mon copain Bigorre (un pic situé dans les Pyrénées à une altitude de 2877 mètres), le poulain à la robe souris (la couleur de son poil). Il était gentil celui-là. Un matin, je l'ai vu entouré de plusieurs personnes. Ils ont parlé d'un van, puis Bigorre a disparu. Bon, on va bien voir. Pour l'instant profitons du spectacle.

« Au revoir soleil ! N'oublie pas de revenir demain. »

93

Quelques jours plus tard, je revois les mêmes se diriger d'un pas décidé vers moi.

Je n'ai pas le temps de réagir. Ils passent autour de ma tête des bandes de cuir qu'ils appellent licol et me tirent avec une corde. Je freine des quatre sabots. Je ne veux pas les suivre. Mais on me pousse, on me porte, et malgré ma résistance, je me retrouve face à une boîte dans laquelle je suis bien obligée d'entrer. La porte se rabat brusquement. Enfermée entre quatre parois, dans la pénombre. Plus un bruit. Je tremble de la tête aux pieds. Je suis terrorisée !

La boîte bouge. J'ai la plus grande difficulté à rester sur mes sabots. Je tombe à genoux, je me redresse, je tombe à nouveau. J'ai mal. J'ai peur. J'ai chaud. Mes oreilles ne savent plus du tout dans quel sens se placer. Soudain la boîte s'immobilise. La porte s'ouvre. Je vois enfin le jour et le soleil que j'aime tant.

« Maintenant il faut la faire descendre du van. »

On me fait reculer. Je me laisse faire mais je suis inquiète.
Plusieurs personnes me regardent attentivement. Ils m’effraient un peu même s’ils n’ont pas l’air très méchant. Ils m’observent, en fait, avec curiosité.

« Elle est belle avec ses grandes oreilles. »

Je suis fière : ils parlent de moi. Je dresse mes oreilles.

Un vieux monsieur s’approche :

« C’est une bien belle bête, un beau spécimen d’âne des Pyrénées. »

Matéo, mon nouveau propriétaire, m’annonce qu’une autre épreuve m’attend. Je vais être présentée à mes nouveaux compagnons.

Lorsque je les vois, j’ai une envie soudaine de fuir. Ce sont deux chevaux, qui sont deux fois plus grands que moi. Ils n’ont pas l’air aimable.

« Bonne chance » me dit Matéo

J’ai encore plus peur !

« Bonjour, Messieurs, je m’appelle Anémone »

Le plus grand des deux, à la robe noire et aux yeux noirs, crie :

« Satanas, je suis le chef. Tu mangeras après moi, tu boiras après moi et tu m’obéiras. Je n’aime pas parler, et je n’aime pas entendre des bavardages inutiles. Alors, si tu veux l’ouvrir tu devras t’éloigner. »

Quel acariâtre celui-là. Je suis un peu effrayée. L’autre cheval s’approche de moi, me donne un petit coup d’épaule complice :

« Bonjour Anémone, je m’appelle Fox.

Il est un peu grincheux, mais tu verras, il n’est pas si méchant.

Ne t’inquiète pas, je te protégerai si tu as besoin d’aide. »

Cela me rassure un peu.

Matéo revient avec le picotin. Les deux chevaux se précipitent vers lui.

J’en fais autant pour voir de quoi il s’agit. Satanas décoche alors une ruade et ce coup de pied me touche à l’encolure.

« Tu n’as donc pas compris ? Tu dois manger après moi.

Dernier avertissement ! »

J’ai mal, très mal. Matéo gronde Satanas et dépose des graines devant lui.

J’y ai droit moi aussi. C’est très bon: un mélange d’avoine et d’orge écrasée. Cela me fait un peu oublier ma douleur.

Désormais, chaque repas du soir sera identique à celui-là.

Matéo viendra nous apporter notre ration. Satanas sera servi en premier, Fox en second, puis viendra mon tour.

Satanas est le dominant et nous sommes les dominés. Il est le chef du groupe. Il en est toujours ainsi chez les chevaux et les ânes!

SYLVIE MONTANÉ

LE SACHET DÉCHIRÉ*

Ernestine, personne d'âge vénérable, ne sort plus de chez elle. Sa grande amie Béatrix non plus. Si bien qu'elles ne se voient pas, même si elles habitent à peu de distance l'une de l'autre. Comment l'idée a-t-elle germé ? Ni Ernestine, pas plus que Béatrix ne s'en souviennent. Peut-être le jour où Pistache, le chat tigré d'Ernestine est revenu de sa promenade portant l'odeur du parfum de Béatrix. Ernestine, émue, avait câliné Pistache, évoquant pour elle-même ses visites quotidiennes à sa tendre amie, leurs bavardages papillonnants. Elle tapotait ses jambes défaillantes comme pour les rabrouer. Les jours suivants, elle avait guetté l'odeur en vain.

Mais désormais, les deux vieilles dames s'échangent plusieurs fois par jour des petits mots. Béatrix s'est procuré deux carnets. Ernestine a confectionné une pochette qu'elle a fixée au collier de Pistache. Et la routine s'est installée. Les bavardages ont repris, moins volubiles, plus précieux. Pistache ne demande rien. Il passe d'une maison à l'autre, prend son temps, reste chez Béatrix comme s'il attendait la missive, et repart. Les premiers temps, il lui est arrivé de déchirer la pochette. Rentrail-il directement, allait-il musarder dans les jardins environnants ? Béatrix imagina d'indiquer l'heure d'arrivée et de départ du messenger. Ernestine, un temps offusquée à l'idée de voir une telle surveillance appliquée à son compagnon, se prit au jeu. Et ce fut drôle. Le chat ne brillait pas par sa régularité. Mais qu'importe. Il ne perdit son sachet qu'une seule fois. Jusqu'au soir où il ne rentra pas à son foyer. Ernestine pensa d'abord que Béatrix l'avait gardé, en ce soir d'hiver venteux et pluvieux. Mais le lendemain, elle s'inquiéta. Lorsque son fils vint enfin lui rendre visite, elle l'envoya sans attendre chez son amie. Las, pas de chat chez la voisine. Il avait bel et bien disparu, et depuis cinq jours. On ameuta tout le quartier en vain. Il fallut se résigner.

Ni l'une, ni l'autre des vieilles dames ne voulut en adopter un autre. Et d'ailleurs, qui sait s'il aurait été aussi malin et fidèle ? C'est alors que le fils d'Ernestine enfonça un coin qui jusque-là résistait. Il leur apprit à s'envoyer des textos !

* Sur une idée empruntée au roman « Bitna », de Jean-Marie Le Clézio



Z

ZOÉ GAUTHIER

OUVREZ VOS GRILLES...

J'ai repris les chemins de traverse
qui longent la Garonne
Il n'y avait personne.
Que les blés mûrissant
les forêts sombres et solitaires
des coquelicots en bande
tâches rouges survivantes
d'un épandage raté
de pesticides en masse...

Dans les villages endormis
maisons fermées et volets clos,
des portails condamnés
cadenas dérisoires,
seules les roses s'échappaient.

En cascades odorantes
par-delà la clôture,
affrontant les remparts acérés
les piques en fer forgé
elles criaient à tue-tête:
« Sortez-nous de là,
approchez-vous.
Pour quelques bouquets
sur vos nappes du dimanche
prenez nos belles fleurs...
On est seules, abandonnées.
Plus de repas de noces,
plus d'enfants qui gambadent,
s'égratignent à nos buissons
Plus de tables décorées,
plus de rires ni de cris.

Mais nous sentons si bon
aujourd'hui comme hier... »
Je continuai ma route
me disant « Quel dommage
de ne pas prendre le temps,
s'attarder un instant,
pousser la porte qui grince,
réveiller les lézards,
les couleuvres et les chats,
seuls habitants des lieux.
Découvrir les secrets
du lilas, des buissons de rosiers
et s'asseoir sur le banc
tout recouvert de mousse.
Se laisser envahir
des senteurs de l'été,
du passé si proche, si lointain,
écouter les oiseaux
se répondre dans les branches »
Mais la route continue.
Pas de rencontres,
rien ne bouge
Rideaux baissés
des commerces, du café
de la place.
Une affiche jaunie
d'un vieux groupe quelconque
accordéon et guitare
d'hier...

L'école est recyclée...
un gîte pour touristes
qui viendront
un de ces jours...
Même les vieux ne sont plus là,
enfermés
dans des maisons de vieux,
à faire du collage, découpage,
ateliers ennuyeux...

PRIÈRE POUR UNE ÂME...

Dans le train du dimanche
destination la mer
le soleil de Marseille
les amis qui attendent
un verre à la main

dans le train du dimanche
le temps s'est arrêté
voie de garage
contre-voie
les minutes s'écoulent
accident annoncé

stop à Sète
on s'arrête
accident corporel
on déblaie...

prière pour une âme
une âme en transit
désespoir
des espoirs sans espoirs
sous la voie, sur la voie
on attend...

quelques places plus loin
d'un humour dérisoire
de jeunes passagers
agrémentent l'histoire...

prière pour une âme
en transit temporaire
pour rejoindre les cieux
un dimanche au soleil
couchée sur les traverses
elle qui attendait Dieu...





Sommaire

A	Aude	p.9
	Alain David	p.10-11
B	Bernadette Guiard	p.13
C	Camille Barthélemy	p.15
	Catherine Lautier	p.16-17
	Chris	p.18
	Christian Lopez	p.19-21
	Christine Seguin	p.22-23
	Clémence Gleyzes-Seguin	p.24-25
	Colette Debette	p.26
E	Edith Duboscq	p.29
F	Florie Demassieux	p.31
	Florence Delaunay	p.32-34
G	Geneviève Anne	p.37
I	Irène Gramont	p.39
	Irène Picard	p.40-43
	Isabelle Esteing	p.44-46

J
Jackie Villenave-Pailhas p.49-50
Jean-Antoine Garcia p.51
Jean-Louis Carrière p.52
JLJE p.53

L
La Sauze p.55-57
Laurence Sorsana p.58-59
Léa Marty p.60
Lionel Rouanet p.61-67

M
Monique Vacher p.69-70
Morgan perkins p.71-72

P
Peire-Andrieu Save p.75-76
Pierre Abbes p.77-79

R
Raphaële Deffontis p.81-82
René-Marcel Vignaux p.83
Robert Conduché p.84-85

S
Saël p.87-89
Serge Scibor p.90-91
Stéphanie Barthe p.92-95
Sylvie Montagné p.96

Z
Zoé Gauthier p.99-101



*L'association JLJE remercie les auteur(e)s des textes
et toutes les personnes qui ont permis la création de ce recueil,
ainsi que la ville de Saint-Bertrand de Comminges,
la Fédération Départementale des Foyers Ruraux 31-65,
la C. C. Pyrénées Haut-Garonnaises,
le Conseil Départemental 31 et la Région Occitanie.*



Mis en page par **Camille**.